

LES ARTS

LES TRÉSORS



BERNARD LAMARCHE

Trésors d'Italie du Sud. Basilicate. Terre de lumière n'est sortie d'Italie que deux fois, et c'était chaque fois pour se rendre en France. C'est dire l'importance de son passage à Montréal. Pour la première et seule fois en Amérique du Nord, le musée Pointe-à-Callière dévoile les résultats de fouilles effectuées depuis les années 60 par la Surintendance Archéologique de la Basilicate. L'exposition comprend près de 350 numéros. De cette terre, appelée successivement Énôtrie, Lucanie puis Basilicate sous la domination des Normands, ont été extirpés des vestiges témoignant de la rencontre de deux civilisations, celle des Italiens du Sud et celle des Grecs venus de la mer. Ainsi s'ajoutaient quelques nouveaux chapitres à l'histoire de la Grande Grèce. Une brèche s'ouvrirait dans le temps.

De l'archéologie

Depuis 1964, les chercheurs de la Surintendance Archéologique de la Basilicate fouillent les nécropoles de ce pays cerné à l'est par la chaîne des Apennins — des montagnes encore de nos jours en grande partie inhabitées —, au sud par la mer Ionienne, dont une des rives, escarpée, plonge dans les eaux de la mer Tyrrhénienne. La première exposition à diffuser les résultats de ces recherches eut lieu en 1971, sous un titre révélateur: *Peuples non helléniques en Basilicate*. L'exposition, peut-on lire dans le catalogue trilingue (français, grec, italien) qui accompagne *Basilicate*, marquait «une étape fondamentale dans l'histoire archéologique de toute la région». Si l'inauguration des recherches s'est faite à l'époque en soulignant les différences entre les nations, le ton de l'actuelle exposition se fait davantage conciliant. Il s'agit surtout de mettre en relief la coexistence de deux cultures, de scruter à la loupe les influences de la culture grecque sur la culture indigène, de prendre la mesure de la «séduction croissante qu'exerce une culture grecque en plein essor sur les élites de la Basilicate».

Les fouilles continues donnent accès à une accumulation sans précédent d'artefacts instructifs sur l'iconographie, l'artisanat, les cultes, les mœurs de ce temps révolu. Elles permettent de combler des lacunes importantes dans notre compréhension du nomadisme des cultures, de l'histoire de l'humanité, de la circulation

VOIR PAGE B 2: BASILICATE

ENFOUIS DE



BASILICATE

Après l'or des cavaliers thraces, il y a quelques années, ou la Méditerranée, en 1998, au Musée des beaux-arts de Montréal, c'est au tour du musée Pointe-à-Callière de faire miroiter, en première nord-américaine, les trésors d'une civilisation perdue. Basilicate, c'est d'abord une région de l'Italie méridionale, qui fut l'objet de fouilles archéologiques régulières au cours de la dernière décennie. L'exposition qu'accueille le musée Pointe-à-Callière en présente les résultats. Il n'y a pas que l'or qui brille.

Héraclée, acropole, 3^e siècle av. J.-C.
Buste en terre cuite représentant Héracléus

CADRE
B

THÉÂTRE

À bas le capitalisme!

Page B 3

DANSE

Marie Chouinard

Page B 4

CHRONIQUE CULTURELLE

De brique et de Braque

Page B 12

Cinéma

Page B 6

Disques

Page B 10

Musique

Page B 11



SUPPLÉMENTAIRES DU 5 AU 9 OCTOBRE

OMNIBUS PRÉSENTE

texte MICHAEL MACKENZIE traduction PAUL LEFEBVRE mise en scène FRANCINE ALEPIN
avec FRANCINE ALEPIN et DENISE BOULANGER

LA
Baronne
ET LA *Truie*

DU 21 SEPT. AU 2 OCT. 99
MARDI AU SAMEDI 20H30

assistance à la mise en scène JEAN BOILARD
scénographie ANICK LA BISSENIÈRE costumes MARYSE BIENVENU
éclairages ANDRÉ NAUD musique JUDITH GRUBER-STITZER



espace libre 1945, rue Fullum, Montréal
réservations : 521.4191

LES ARTS

BASILICATE

L'exposition s'alimente à même les objets en provenance d'ensembles funéraires

SUITE DE LA PAGE B 1

des savoirs et des connaissances techniques. L'exposition aborde plusieurs aspects de la porosité des cultures grecques et italiennes dans le Mezzogiorno: elle attire l'attention sur «l'articulation culturelle puissante existant entre territoires tournés vers la mer Tyrrhénienne et les influences apuliennes, les dynamiques internes propres à chaque communauté, l'évolution des modèles de comportement et des modes de structuration, la circulation des biens de prestige et les voies de communication, les productions artisanales, les formes de religiosité».

En 770 av. J.-C., poussés par la «nécessité», les Grecs, alors en pleine campagne de colonisation, accostèrent en Italie du Sud, venant de la mer Ionienne. L'exposition commence son parcours à ce moment et souligne l'influence de la culture colonisatrice, qui va «imprégner» le monde jusqu'au III^e siècle, à partir duquel Rome va imposer sa «loi». L'exposition montre en quoi les Énéides ont eu des échanges avec les Italiotes et comment la culture grecque continuera de progresser, même après les invasions répétées des Lucaniens, un peu avant le IV^e siècle av. J.-C., et leur prise de contrôle d'une grande partie du territoire.

Les nécropoles

L'exposition s'alimente à même les objets en provenance d'ensembles funéraires. Véritables capsules de temps, ces chambres sont peuplées d'objets qui accompagnent les morts dans leur voyage vers l'au-delà. Ainsi regroupés, ces éléments de mobilier permettent de découvrir, graduellement, la profondeur des racines de la culture grecque en terre italique. À titre d'exemple, une sépulture de la première moitié du V^e siècle av. J.-C., découverte à Guardia Perticara «au sein d'une nécropole récemment localisée», illustre une phase de passage encore peu attestée, entre la phase anatrienne et celle du IV^e siècle av. J.-C., marquée par l'affirmation de l'éthnos des Lucaniens». La présence dans le même contexte funéraire, poursuit Maria Luisa Nava dans le texte d'introduction du catalogue, «de céramiques attiques à figures noires, rouges et sur fond blanc, décorées de thèmes iconographiques mettant en scène des mythes peu couramment traités, confirme la continuité de relations avec les nouveaux interlocuteurs grecs dans une période postérieure à la décadence de Siris et à la destruction de Sybaris».

D'autres nécropoles ont révélé la coexistence, dans ces mêmes sites, de pièces d'armures de type hellénique et de vaisseaux de luxe en bronze de production grecque et «étrusco-campanienne» (c'est-à-dire du nord, de la Campanie).

Les recherches archéologiques ont dévoilé, à travers le mode des sépultures, de larges pans de savoir sur la culture matérielle des sociétés indi-

gènes. Les objets découverts sont ici présentés par lots, dans des vitrines, afin de se conformer à la disposition des artefacts dans les tombes de type tumulus. Instruments de cuisine, vases aux iconographies particulières — comme ce vase illustrant la théorie de l'au-delà de Pythagore —, parures, bijoux et objets de guerre témoignent de l'interaction culturelle des peuples grecs et italiens.

Fait d'une importance capitale, les autorités italiennes ont consenti le prêt «exceptionnel» d'une sépulture intacte, celle d'une femme ayant vécu il y a près de 3000 ans. Cette permission rarissime permet du coup de se faire une idée des méthodes de travail actuelles des archéologues. Afin de pouvoir inventorier le plus précisément possible un site archéologique, les spécialistes de la Surintendance ont

choisi de faire enlever le bloc de sol contenant la sépulture et de transporter tel quel ce strappo — littéralement déchirure en italien —, pour l'étudier en laboratoire.

Il n'y a pas que l'or qui brille

Dans l'exposition, les armes de fer d'un chef de guerre côtoient les parures de bronze d'une riche Indigène; les vases d'argile se mesurent aux fines céramiques et à leur glaces recherchées. Dans une tombe de Chiaromonte, un centre indigène, l'ambre dont sont faits plusieurs des bijoux de Basilicate. Terre de lumière, la «reine du mystère aux lueurs de terre et de feu», est combinée à du fer, du bronze et de l'or. Dans certains sites se mêlent productions locales et objets importés.

De telles découvertes rendent l'histoire elle-même nomade. Les recherches menées dans la région de Basilicate, où s'interpénètrent deux cultures, relancent l'étude des céramiques, permettent de mettre au jour

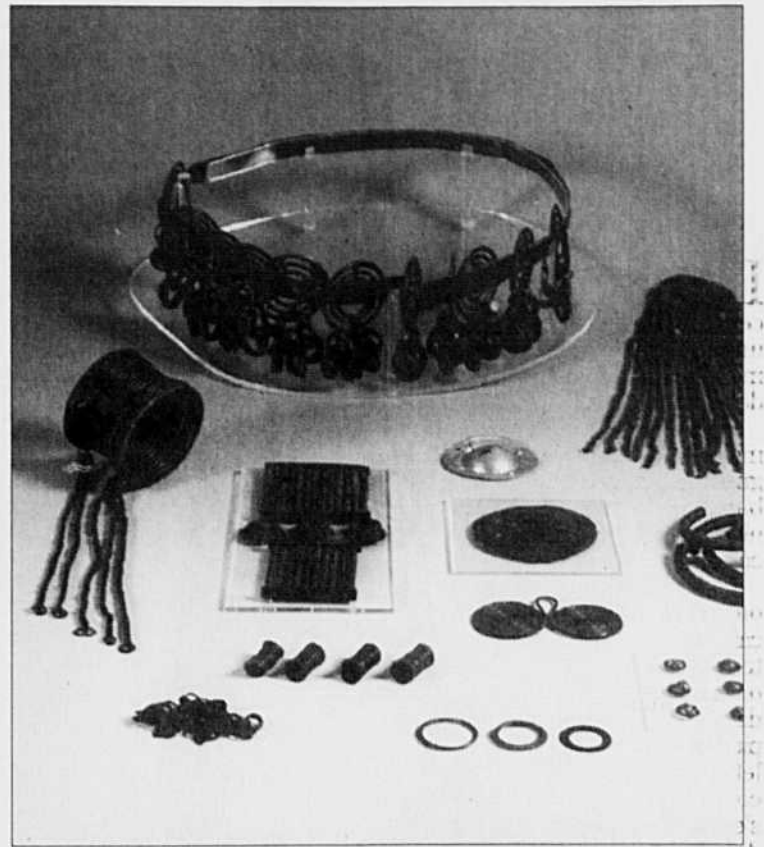
d'importants centres anciens de production et révèlent même, selon des méthodes plus traditionnelles, des iconographies inédites. Sous nos yeux, cette exposition, avec l'accumulation de nouvelles couches de décombres, permet de parfaire notre connaissance de l'histoire, de mieux connaître la nature des rapports migratoires entre les populations italiennes, grecques et étrusques.

Une nouvelle conception de l'histoire s'affine ainsi, notamment celle des cultes, qui prend une tournure singulière. À la fin de son parcours, l'exposition présente un ensemble important de vases tirés des sous-sols de la région. Chez les Grecs, ils étaient nombreux et variés, chaque fois adaptés à l'usage: amphores, hydries, cratères, cenoches, canthares, skyphos et kylix. Il semble que, même après l'invasion des Lucaniens, les élites indigènes aient adopté la pratique du banquet et du symposium, qui permet «la consommation collective de vin» dans le cadre d'une rencontre sociale qui invite «à tous les plaisirs».

Au diable Montignac! Préférez-lui donc cette exposition, qui fait état d'une recette tirée de la bouche du «plus joyeux des dieux grecs». Car bien avant l'avancée irrésistible des Romains, dans le Nord, les Dauniens avaient choisi d'invoquer Dionysos.



Pélèké à figures rouges avec le mythe des Héraclides, provenant de la tombe dite du peintre Policoro, sur le site d'Héraclée.



Parure féminine en bronze et en or (VIII^e siècle av. J.-C.) provenant de la nécropole de Valle Sorigliano (site de Tursi).

SOURCE MUSEE POINTE-A-CALLIERE

SOURCE MUSEE POINTE-A-CALLIERE

pour fêter ses 40 ans, *sol* vous offre un

"RETOUR AUX SOUCHES"

redécouvrez ses classiques en trois spectacles différents!

12 au 16 oct. LES OEUFs LIMPIDES
+ LE SERVICE ESSENTIEL + L'ALTESSE DE L'AIR + LE COSTAUNAUTE et PLUS...

9 au 13 nov. LA PLAINTe AQUATIQUE
+ FAUT FAIRE L'ENFANT + LE GÉANT + L'ARCHIMEC et PLUS...

16 au 20 nov. LE FIER MONDE
+ LES EMBARRASSANTS-ABRI + PÔVRES PETITES COULEURS + L'ODIEUX VISUEL et PLUS...

Radio-Canada Télévision

MONUMENT-NATIONAL
1182, BOUL SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
METRO SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES

Forfait 3 spectacles disponible
RÉSERVATIONS & FORAITS : 514-871-2224
ou chez ADMISSION : 514-790-1245 • 1-800-361-4545

Programme d'échanges d'artistes et d'ateliers-résidences Québec-Mexique

En vertu d'une entente de coopération entre le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Fondo Nacional para la Cultura y las Artes, des artistes québécois peuvent bénéficier d'un séjour au Mexique dans un atelier-résidence adapté à la nature de leur projet. Le séjour s'effectuera en 2000. La sélection des artistes se fera par jury.

Critères d'admissibilité
Être citoyen canadien et résider au Québec, avoir au moins deux années de pratique artistique professionnelle et des œuvres diffusées dans des lieux reconnus.

Les secteurs disciplinaires retenus pour cette première inscription sont :
- le théâtre (l'écriture dramatique ou la mise en scène)
- la création littéraire
- les arts visuels et les arts médiatiques.

Une connaissance minimale de la langue espagnole est souhaitable.

Date limite d'inscription
15 novembre 1999

Programme et formulaire d'inscription disponibles au Conseil des arts et des lettres du Québec et sur le Web : www.calq.gouv.qc.ca

CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC

Québec, siège social
79, boul. René-Lévesque Est
3^e étage
Québec (Québec) G1R 5N5
Téléphone : 418 643-1707
Sans frais : 1 800 897-1707

Montréal
500, place d'Armes
1^{er} étage
Montréal (Québec) H2Y 2W2
Téléphone : 514 864-3350
Sans frais : 1 800 608-3350

TRESORS D'ITALIE DU SUD

Basilicate. Terre de lumière
Au Musée de la Pointe-à-Callière
350, place Royale
Jusqu'au 26 mars 2000

SOURCE MUSEE POINTE-A-CALLIERE
Phiale en bronze (V^e siècle av. J.-C.) provenant du site de Guardia Perticara.

Tit-Cog

de Gratien Gélinas

L'histoire d'un exclu qui rêve du bonheur ordinaire...

Mise en scène Michel Monty

Avec France Arbour, Michel Daigle, Pierre Dallaire, Ellen David, Muriel Dutil, David Francis, Stéphane Gagnon, Dominique Leduc, Brigitte Poupart et Claude Prigent

Scénographie Olivier Landreville • Costumes Linda Brunelle
Musique et bande sonore Jean-François Pedno
Éclairages Martin Labrecque • Accessoires Patricia Ruel
Chorégraphie Danielle Hotte • Maquillage et coiffure Florence Cornet
Assistance à la mise en scène et régie Alexandre Brunet

Du 29 septembre au 23 octobre
Jeudis et vendredis à 20 h; samedis à 16 h

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
4353, rue Sainte-Catherine Est
Papineau ou Viau, autobus 34
Pie IX, autobus 139

Billetterie 514 253-8974

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

STÉFANE GUIGNARD NADIA SIMARD MICHEL LAVOIE

THÉÂTRE LA RUBRIQUE

du 6 au 23 OCTOBRE
mardi au samedi 19 h 30,
dimanche 15 h

SALE FRED BARRY

LAGUNA BEACH

de RAYMOND VILLENEUVE
mise en scène BENOÎT LAGRANDEUR

concepteurs SERGE LAPIERRE, JEAN-PIERRE BOUCHARD,
ALEXANDRE NADEAU, BERNARD BRASSARD, SERGE POTVIN

Billetterie 514 253-8974

514-790-1245
1-800-361-4595

LES ARTS

THÉÂTRE

L'industrie comme métaphore

Crime contre l'humanité, de Geneviève Billette,
dans la salle intime de l'Espace GoSTÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

La grosse business a bonne cote à la Bourse des valeurs théâtrales ces temps-ci. Normal. Le théâtre est un art vivant et le cœur du monde mondialisé bat maintenant au rythme des entrepreneurs.

Le Théâtre de Quat'Sous a récemment monté un Edward Bond égratignant les requins de la finance et les barons de l'industrie. Les Britanniques sont les maîtres incontestés de ce genre, critique à souhait.

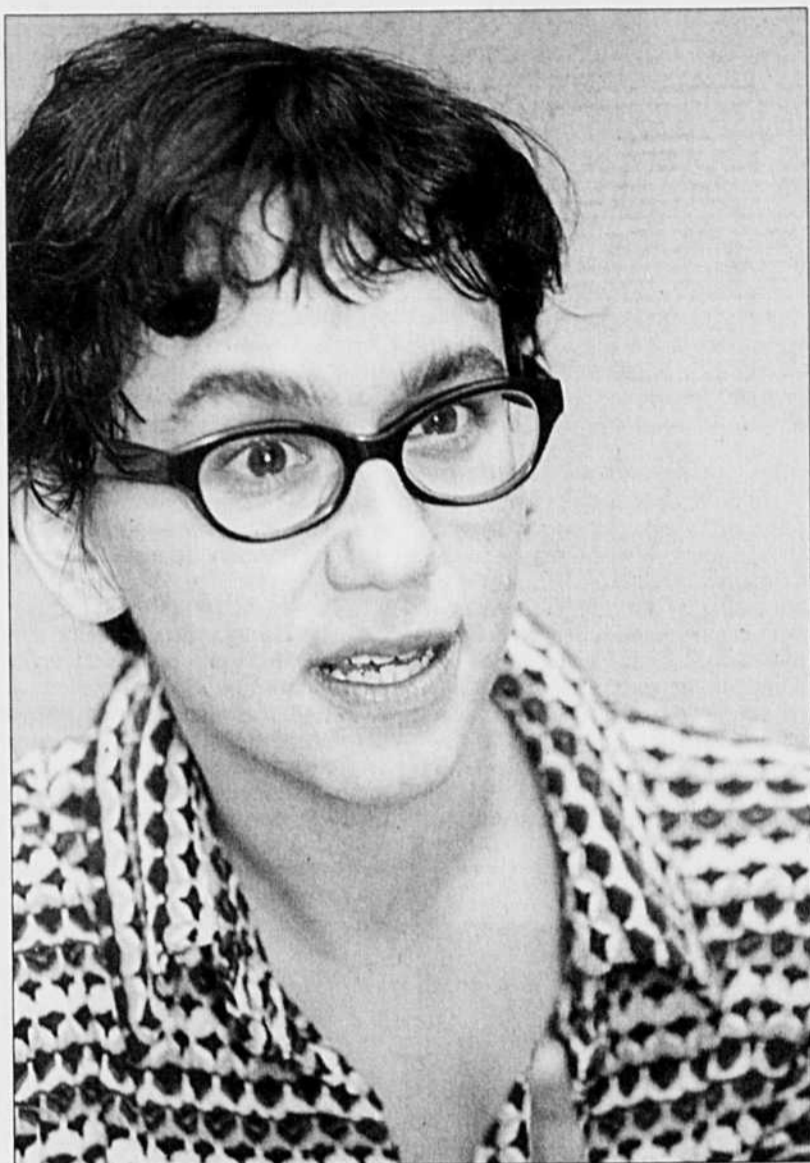
La semaine dernière, l'Espace Go ouvrait sa saison avec *King*, du Français Michel Vinaver. Lui-même directeur de compagnies, on lui doit une œuvre riche et complexe se déroulant dans le milieu des affaires, dont cette pièce récente sur la vie de King C. Gillette, inventeur du rasoir jetable. Le cours de la production en rase-motte s'est vite effondré, comme les actions de la Bre-X après le scandale. *King* est donc détrôné ce soir, retiré de l'affiche après la dixième des vingt-cinq représentations prévues.

Ironie du sort, la seconde salle du théâtre du boulevard Saint-Laurent émet cette semaine une nouvelle action théâtrale sur un autre sujet industriel. La pièce produite par le PâP, la compagnie en résidence à l'Espace Go, s'intitule *Crime contre l'humanité*. Claude Poissant, p.-d.g. et pape du PâP, met en scène ce «produit» défendu par Chantal Baril, Patrice Coquereau, Normand D'Amour, Julie Perreault et Michel Perron.

Time is money

L'argument est somme toute assez simple. Un puissant industriel convoite le terrain adjacent à son usine. Avant de signer l'acte de vente, le propriétaire engage une étrange et infernale négociation qui va finalement faire éclater la cellule familiale de l'industriel (sa femme et sa fille) et compromettre l'asservissement de son ouvrier modèle.

«J'ai choisi d'écrire une pièce sur l'industrie parce que c'est le ventre de la baleine, de notre baleine», explique Geneviève Billette, la jeune auteure de *Crime contre l'humanité*, sa première production sur une scène professionnelle. «L'entrepreneur est l'honnête homme de notre époque. Il est admiré plus que quiconque. On l'écoute



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

«J'ai choisi d'écrire une pièce sur l'industrie parce que c'est le ventre de la baleine, de notre baleine», explique Geneviève Billette, la jeune auteure de *Crime contre l'humanité*, sa première production sur une scène professionnelle.

quand il parle. Il est au centre de notre système social, au centre de notre système politique.»

La forme n'est pas coulée dans le moule. Billette a comprimé le temps de sa pièce, qui se déroule presque en temps réel, de 9h37 à 11h37, très précisément. *Time is money*. Le style est précis comme une mécanique, la phrase syncope. Ce qui donne par exemple ceci: «Lundi matin. Je transpire. Mes mains tremblent. J'ai échappé la boîte par terre. Deux personnes,

deux hommes, sont présents, à l'équidistance de moi. Je suis trop sensible. Je dois m'endurcir.»

Cela dit, le thème central n'est pas l'industrie ou l'esprit d'entreprise. Geneviève Billette utilise l'industriel comme métaphore. Elle s'en sert comme condensé pur jus de ce que vivre veut dire, aujourd'hui, maintenant. «Pour moi, c'est une pièce sur le pouvoir, ou plutôt sur les sacrifices imposés par le pouvoir, précise-t-elle. L'industriel veut imposer un consensus

autour de son langage, de ses arguments, de sa logique économique. La pièce essaie d'égratigner ce consensus, de montrer à tout le moins quel est le prix à payer socialement et personnellement quand le pouvoir de l'industriel triomphe. [...] J'essaie de voir à quel moment le pouvoir perd de vue l'intérêt commun pour n'être plus qu'un pur pouvoir.»

Vaste programme. À 27 ans, originaire de Québec, elle a en poche un bac en études françaises de l'UdeM et un diplôme d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada, cette formation semblant de plus en plus le passage obligé des nouveaux auteurs québécois. «J'ai toujours voulu écrire. Mais avant d'écrire, j'avais envie de me plonger au cœur des œuvres de grands maîtres. En même temps, je savais que j'écrirais pour le théâtre, pour la démesure, la liberté et la souplesse permises au théâtre.»

L'an passé, les finissants de l'École ont monté un de ses textes, *L'homme qui a vu l'homme*. «C'est la deuxième pièce de ma période industrielle, explique-t-elle en rigolant un peu. L'homme qui a vu l'homme raconte l'histoire d'un jeune à la papille parfaite: il goûte aussi bien les gens que les objets. Les dirigeants d'une usine découvrent ce talent mystérieux et font tout pour en profiter.»

Cela dit, la jeune diplômée confie ne pas se sentir trop près d'autres grands auteurs fascinés eux aussi par le monde industriel ou le milieu des affaires, ce Vinaver par exemple. Du tac au tac, elle reconnaît sa position quasi solitaire dans le milieu théâtral québécois. Comme si l'univers de Bombardier ou celui de Pierre Peladeau avait offert, jusqu'ici, moins de matière à fiction théâtrale que King C. Gillette. «Je ne peux pas donner d'explication pour les autres. Moi, j'aime m'appuyer sur des situations contemporaines et parler de la vie en société. C'est peut-être une nouvelle façon de s'engager en art. Autrefois, l'engagement portait davantage sur la politique. Moi, je suis plus intéressée par le politique, par les rapports de domination, par les tentatives de révolte, même celles qui avortent.»

**crime
contre
l'Humani-
*nité**

de Geneviève Billette
mise en scène de Claude Poissant

Avec-
Chantal Baril - Patrice Coquereau - Normand D'Amour
Julie Perreault - Michel Perron

Assistance et régie - Alain Roy Scénographie - David Gaucher
Costumes - Linda Brunelle Conception sonore - Te tairas-tu?
Éclairages - André Rioux Maquillages - Angelo Barsetti

THÉÂTRE
PâP

480, BOULEVARD SAINT-LAURENT
MONTREAL, QUEBEC
RESERVATIONS: (514) 844-1793
HEAUX ADMISSION: (514) 790-1244

SALLE 2
DU THÉÂTRE
ESPACE GO

Du 5 octobre
au 6 novembre
mar. au vend. 20h
sam. 16h

RÉSERVATIONS : 514.845.7277
RÉSEAU ADMISSION : 514.790.1245 / 1.800.361.4595
(ABONNEMENTS ENCORE DISPONIBLES)

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE Isabelle Brodeur
DÉCOR Jean Bard
COSTUMES MÉRÉDITH CARON
ÉCLAIRAGES MATTHIEU GOULD
CONCEPTION MUSICALE ET SONORE CATHERINE GADOUAS

THÉÂTRE DE
QUAT'SOUS
100, AV. DES PINS EST

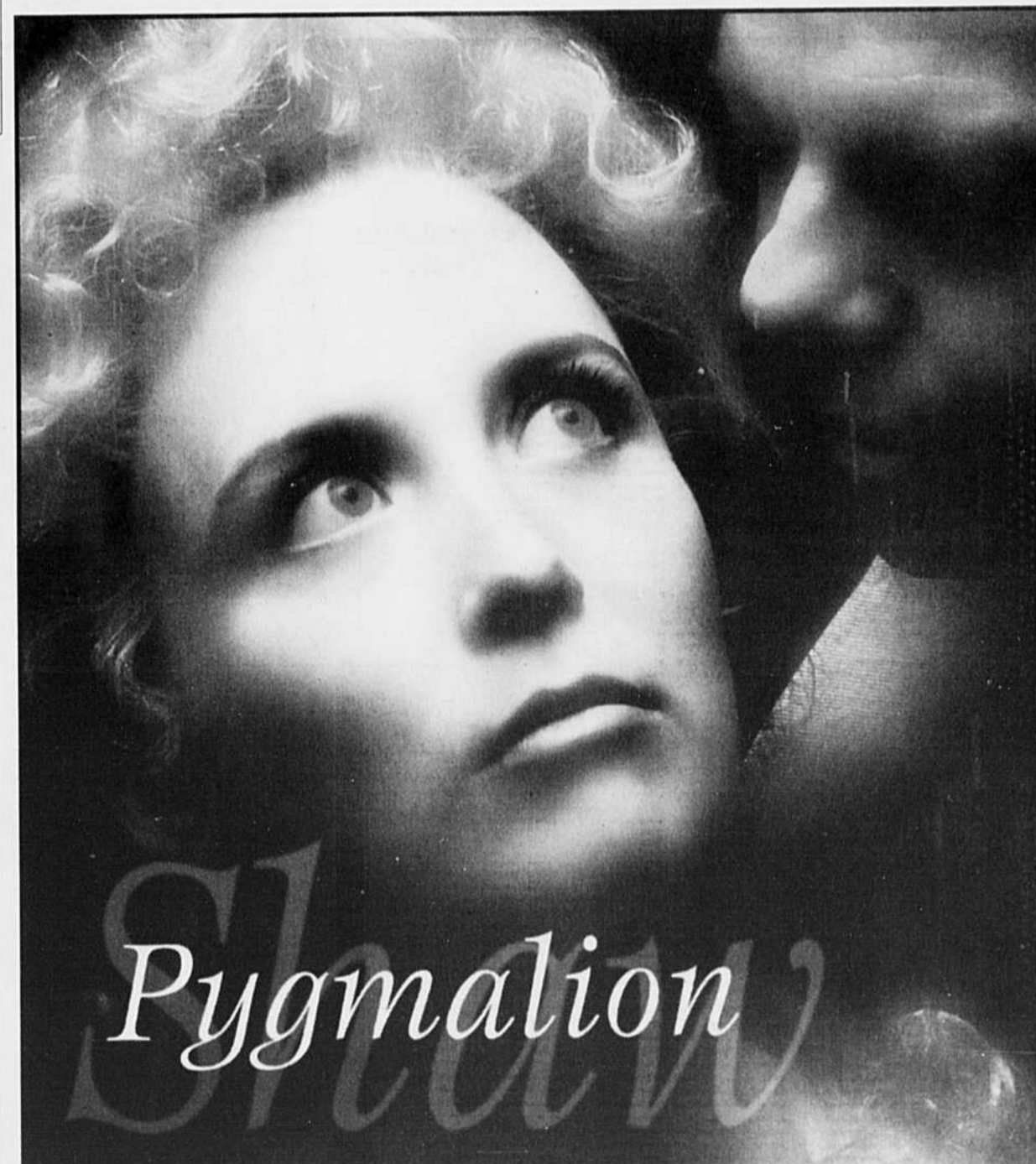
Dans la série MOTEL DE PASSAGE

LA FIN DE LA
CIVILISATIONde George F. Walker
traduction Maryse Warda

Mise en scène Denis Bernard

avec Micheline Bernard / Vincent Bilodeau / Marcel Lebœuf
Gilles Renaud / Isabelle Vincent

DU 11 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE 1999



Pygmalion

DU 28 SEPTEMBRE AU 23 OCTOBRE 1999

Traduction: Antonine Maillet. Mise en scène: Françoise Faucher.

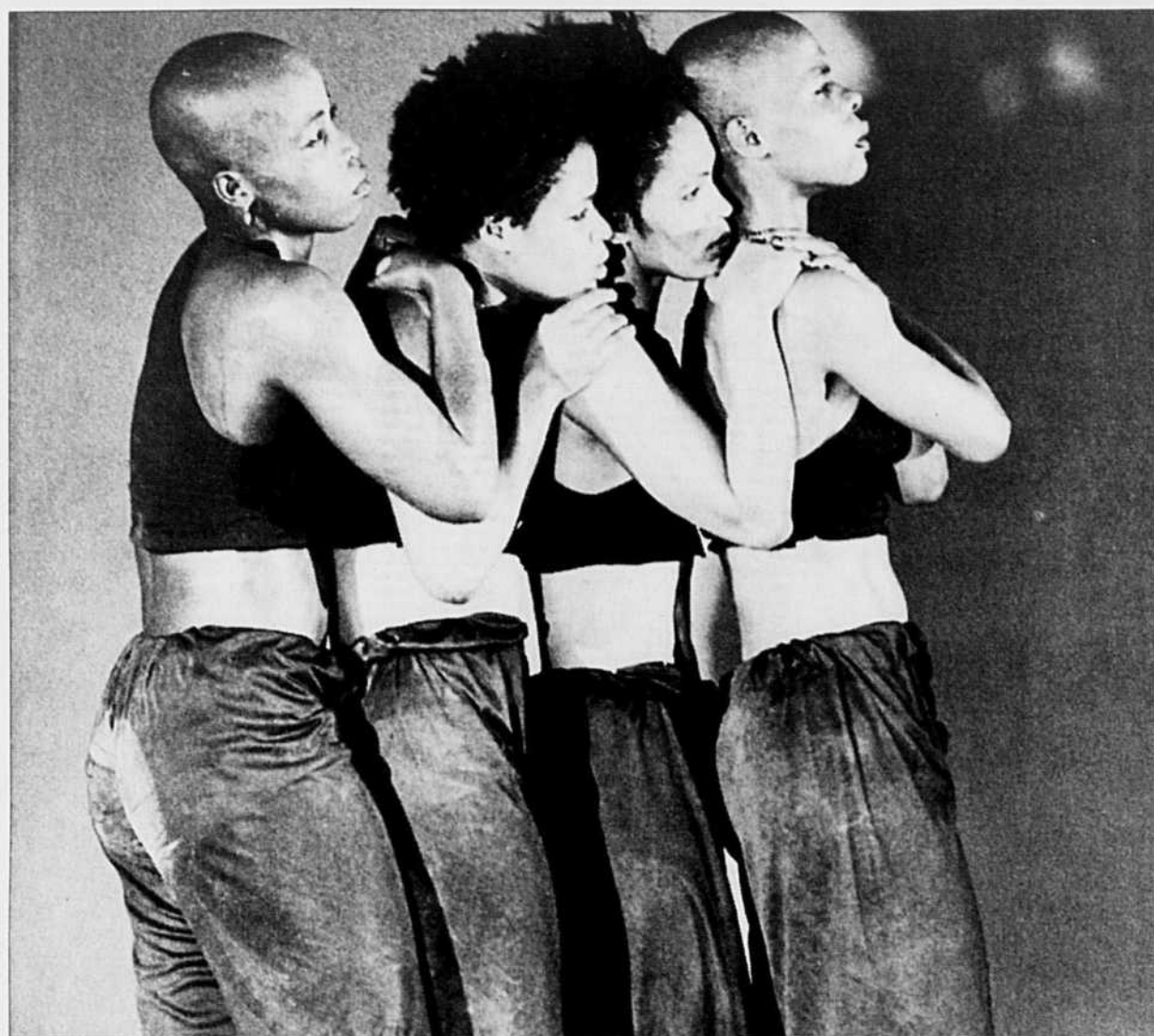
Avec Guy Nadon, Isabelle Blais, Monique Lepage, Raymond Legault, François Tassé, Perrette Souplex, Gabrielle Mathieu, Marie-José Normand, Jacques Baril, Jean-Marie Moncelet, Marcel Girard, Danielle Leduc et Louise Caron.
Assistance à la mise en scène: Sue Turmel. Concepteurs: Catherine Granche, François Barbeau, Michel Beaulieu, Catherine Gadouas, Lucie Langlois.

(514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca 4664, rue Saint-Denis - Métro Laurier
Service de garderie le samedi et le dimanche en matinée sur réservation seulement.

théâtre
du rideau
vert



LES ARTS



Pour la première fois, Sylvain Zabli et sa troupe se produiront à l'extérieur du continent africain.

Festival international de nouvelle danse

Ils sont jeunes et ils dansent

Si le Festival international de nouvelle danse fait place à des compagnies prestigieuses et de réputation internationale, les jeunes et la relève ne sont pas en reste. Deux journées leur ont été réservées.

JULIE BOUCHARD

De tout, pour tous. Et c'est gratuit. Prenez votre souffle, cela commence avec un marathon chorégraphique: vingt chorégraphes, l'un après l'autre, donneront un aperçu de leur savoir-faire et de leur démarche artistique actuels. Parmi eux, Jadsou Caldeira, David Presseault, Lina Cruz, Patrick Lamothe. Et Deborah Dunn, une nouvelle venue à Montréal, déjà acclamée par la presse de Vancouver, d'où elle est originaire. Une occasion de découvrir celle qui s'inspire de la photographie, du cinéma et des arts visuels dans ses chorégraphies.

La danse comme héritage

On ne choisit pas de devenir danseur pour gagner beaucoup d'argent. C'est évident. Mais encore, le métier de danseur se laisse-t-il choisir comme celui de banquier? Si la réponse avait été affirmative, Sylvain Zabli aurait eu droit à une vie plus facile. Issu d'une famille aisée de la Côte d'Ivoire, son père l'a chassé de la maison familiale parce qu'il refusait de choisir une profession «honorable». Il est donc devenu enfant de la rue. Du moins pendant un temps. Jusqu'à ce

que le directeur d'une école le prenne sous son aile. Sylvain Zabli a aujourd'hui 23 ans et il danse depuis 12 ans. Riche d'une longue expérience, il tient à transmettre ce qu'il a reçu. Alors il enseigne. A des jeunes. «Les gens ne veulent pas apprendre de plus jeunes qu'eux. J'ai choisi des gens à qui je pouvais apprendre des choses», dit-il. En 1998, il a fondé la Compagnie Sylvain Zabli, qui engage des danseurs le temps d'un spectacle, d'une fête partagée. Pour la première fois, Sylvain Zabli et sa troupe se produiront à l'extérieur du continent africain. «Je veux être le lien entre l'Afrique et Montréal», dit Sylvain Zabli, joint en Côte d'Ivoire par téléphone. Ce lien passera par Héritage, un «commentaire dansé et narré sur les jeunes de la rue». Une danse créée pour montrer du doigt la misère de ces enfants.

L'aigle mythique

Gnapa Béatrice Kombe, jeune chorégraphe de 26 ans, est née d'un père danseur, en Côte d'Ivoire. Reconnue en Afrique, lauréate des Rencontres chorégraphiques internationales et stagiaire au Centre chorégraphique national de Montpellier, elle a fondé en 1997 la compagnie TchétéTché

(aigle, en langue bété, qui est celle parlée par un groupe ethnique de l'ouest de la Côte d'Ivoire), une compagnie où ne dansent que des femmes. Pour la première fois à Montréal, la compagnie présente *Dimi, un hymne à la solidarité féminine joué sur fond de flûte pastorale et de clavier*. C'est à la «femme qui maintient la chaîne de la vie et qui sait batailler ferme pour l'élévation de ses enfants» que l'hommage est rendu. «Quatre danseuses vident leur corps de toutes les souffrances qui les habitent et la scène devient le lieu de réconciliation de soi avec soi, des unes avec les autres», explique la chorégraphe. Une danse construite sur les fondements de différentes danses ivoiriennes. Un moment de découverte.

LA COMPAGNIE SYLVAIN ZABLI

Les 3 et 4 octobre à 19h

TCHÉTCHÉ

Les 1^{er} et 2 octobre à 19h
Maison de la culture Frontenac
Entrée libre

MARATHON CHORÉGRAPHIQUE

Le 3 octobre, de 12h à 17h
Studio-théâtre Alfred-Laliberté de l'UQAM. Entrée libre

Un grand chant d'amour pour illuminer les temps nouveaux

Stabat Mater II

Avec
Suzanne Champagne
Hélène Grégoire
Maude Guérin
Marie-France Marcotte
Marie Michaud
Huguette Oigny
Anne Paquet
Brigitte Paquette
Sylvie Potvin
Danielle Proulx
Michelle Rossignol
Monique Spaziani
Mireille Thibault
Marthe Turgeon
Nathalie Valiquette

de Normand Charette
Mise en scène
de Lorraine Pintal

Du 19 octobre au 14 novembre
Réservations : 866-8668
Il est encore temps de s'abonner!

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

USINE C

Icaro Giacobbe

de et avec DANIELE FINZI PASCA du TEATRO SUNIL (Suisse)

12-16 oct. 19-23 oct.

«Un événement exceptionnel, un cadeau! ... l'un des grands moments de théâtre auxquels il m'a été donné d'assister.» *LE DEVOIR*

«Un clown - ou est-ce un ange? - à l'humanité bouleversante!» *LA PRESSE*

«Un spectacle qui procure cet éblouissement, une allumette frottée dans l'obscurité, un effet que je n'avais pas ressenti depuis des lustres.» *ICI*

«Un poète de la scène à l'humanité transparente.» *VOIR*

«Si les clowns peuvent nous apprendre quelque chose, c'est que le théâtre est un refuge de la chaleur humaine. Un spectacle à voir.» *VOIR*

«Un interprète formidablement généreux, animé d'une tendresse toute simple aussi désarmante... que désopilante. Un bonheur!» *LE JOURNAL DE MONTRÉAL*

«Le clown au charme dévastateur gagne le public en un tour de main.» *LE DEVOIR*

Tarif spécial ICARO & GIACOBBE pour 40\$ seulement

RÉSERVATIONS 521.4493 / ADMISSION 790.1245
USINE C 1345, LALONDE BEAUDRY, BUS 125 swissair

DANSE

Une lumière dans la ville

DES FEUX DANS LA NUIT
Chorégraphie: Marie Chouinard
Interprétation: Elijah Brown
Musique composée et interprétée sur scène par Rober Racine
À l'Usine C du 5 au 10 octobre

JULIE BOUCHARD

S'épanouir, n'est-ce donc pas laisser une partie de soi accéder à la lumière du jour? Cela paraît tout simple. Aussi évident que le jour, même si la nuit le précède. *Des feux dans la nuit*, la dernière chorégraphie de Marie Chouinard et son tout premier solo pour homme, c'est la danse d'un homme qui, en pleine possession de son être, de son corps, de son esprit, arrive à maturité. C'est tout. Le solo d'un homme qui irradie de l'intérieur. Présenté off-FIND à l'Usine C, *Des feux dans la nuit* est interprété par Elijah Brown et accompagné au piano par Rober Racine.

Une même chose l'habitait depuis des années. Une présence insistante. Récurrente. Obsédante. «Elle était là, toujours là, mais même si c'était une obsession, c'était une chose très calme, très saine et très douce. Comme un état de très grande ouverture et de calme.»

Une chose qui ne s'était encore jamais retrouvée dans les œuvres de Marie Chouinard. Et qu'elle rêvait de mettre en forme. De chorégrapier. «Quand j'ai entendu cette musique, tout est devenu évident. Enfin, cette musique m'ouvrait la voie pour faire vivre cette chose!» Cette musique, c'était *Les Feux dans la nuit* de Rober Racine, compositeur mais aussi performeur dont les œuvres ont été exposées ici et à l'étranger et qui a consacré de nombreuses années à la réalisation d'un projet fort imposant: *Le Parc de la langue française*, son œuvre phare.

Dans le mot «création», il y a la note *ré*, dans «résolution», les notes *ré*, *sol* et *ut*. De la première à la dernière, Rober Racine a extrait de chacun des mots du dictionnaire de la langue française les notes de musique qui y dormaient. Respectant l'ordre alphabétique des mots dans lequel il les avait trouvés, il a retranscrit les notes sur une partition, un mot valant un temps. De la main droite, il les joue au piano pendant que la gauche crée une harmonie. Comme pour *Le Parc de la langue française*, Rober Racine a fait à la fois un travail de copiste et de mise en lumière.

VOIR PAGE B 5: CHOUINARD

Le jardin de BABEL

de Marie-Louise Gay

Une création du Théâtre de l'Œil présentée par la Maison Théâtre

Texte et scénographie : Marie-Louise Gay
Musique : Libert Subirana
Marionnettistes : Simon Boudreault, Robert Drouin, Hélène Ducharme et Marie-Pierre Simard
Mise en scène : André Laliberté avec la collaboration de Muriel Desgrosseillers
Éclairages : Serge Caron
Conseiller à la scénographie : Richard Lacroix

Du 1^{er} au 24 octobre 1999
Supplémentaires samedi 23 et dimanche 24 octobre, 13 h

Billets aussi disponibles en semaine
Représentations à 10 h et 13 h
Informez-vous!

Venez voir le spectacle et visitez l'exposition
Babel sous toutes ses coutures
Découvrez l'univers de Babel. À travers des images captées tout au long de la fabrication des marionnettes et des décors de cette création, vous assisterez presque en direct à la naissance du spectacle.
Foyer sud de la Maison Théâtre jusqu'au 24 octobre 1999

245, rue Ontario Est
Métro Berri-UQAM
Métro Sherbrooke

Billets en vente (514) 288-7211

ROGER DUFRESNE

Marie Chouinard chorégraphe depuis maintenant vingt ans et compte plus d'une trentaine de créations derrière elle.

LES ARTS

MÉDIAS

CHOUINARD

«Ca s'est développé comme une chose organique, une chose qui respire»

SUITE DE LA PAGE B 4

Il a patiemment extrait cette musique «qui sommeill[ait] au cœur des mots, comme des feux dans la nuit», et lui a donné une forme sensible, intelligible. Sur *Les Feux dans la nuit*, Marie Chouinard a enfin pu matérialiser, «dans l'espace et dans le rythme», cette chose qui s'imposait à elle depuis des années. L'écoute de la pièce musicale a tout déclenché. Tout de suite, elle su que, contrairement à ce qu'elle avait cru au départ, cette chorégraphie serait pour un homme. Très vite, sans aucune difficulté, elle a trouvé l'interprète et les ressources nécessaires pour chorégrapier et présenter *Des feux dans la nuit*. En dépit d'un emploi du temps déjà bien rempli.

Des feux dans la nuit, c'est la danse d'un homme qui, en pleine possession de son être, de son corps, de son esprit, arrive à maturité

Une chose organique

«Ca n'était pas du tout inscrit dans les choses à faire cette année», explique-t-elle. La compagnie Marie Chouinard est présente cet automne dans plus de treize villes d'Europe ou d'Amérique. Son agenda est plein pour les trois prochaines années. Mais le temps de l'œuvre était venu. Pendant des années, Marie Chouinard avait porté en elle ce même désir, resté informé jusqu'au jour où elle entendit cette musique. A partir de là, tout est allé très vite.

Elijah Brown, l'interprète, les administrateurs, l'Usine C, tout ceux qui devaient apporter une réponse la donnèrent sans hésitation, comme emportés eux aussi par une même évidence. «Tout le monde me disait oui.» La chorégraphie, elle aussi, n'opposa aucune résistance. Elle s'est construite de jour en jour, «comme si on posait des pierres». Qui, jour après jour, s'emboîtaient les

unes aux autres sans qu'il y ait besoin de revenir en arrière. Et au fil des jours, la chorégraphie s'est élaborée d'elle-même. «Ca s'est développé comme une chose organique, une chose qui respire.» La fête de Noël ramène toujours avec elle ces mondes miniatures sous verre qui ne se révèlent complètement que lorsque les flocons de neige, qui tourbillonnent sous le globe, retombent lentement au fond. De même, *Des feux dans la nuit*, «c'est le moment où tout redescend, où les choses trouvent leur place tranquillement». Et découvrent du coup un nouveau paysage, jusque-là insoupçonné, qu'on n'arriverait pas à imaginer différent.

Marie Chouinard chorégraphe depuis maintenant vingt ans et compte plus d'une trentaine de créations derrière elle. En 1979, elle composait *Cristallisation*, sa première chorégraphie sur une musique de Rober Racine. Vingt ans plus tard, Racine signe la musique de son premier solo pour homme. Et comme ce fut le cas pour la première chorégraphie, il lui a aussi donné un titre.

Les deux seules chorégraphies de Marie Chouinard où quelqu'un d'autre est intervenu sur le titre. Comme à chaque nouvelle création, *Des feux dans la nuit* marque une rupture, les débuts d'une nouvelle période, d'un recommencement dans le parcours de Marie Chouinard, qui cherche avant tout à ne pas se répéter.

A approcher ce monde qui l'habite et qu'elle ne sait pas toujours nommer. Un monde qui, comme *Des feux dans la nuit*, lui permet à chaque fois d'aborder un nouveau continent.



ARCHIVES LE DEVOIR

RDI a acheté de CNN la série *Cold War*, dont elle a adapté la narration et qui sera présentée par Bernard Derome.

Glacial comme la guerre froide

RDI diffuse une série américaine remarquable sur ces 50 ans de guerre larvée entre l'Est et l'Ouest

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Nous étions les bons, ils étaient les méchants. De leur point de vue, ils étaient les bons et nous étions les méchants. On peut ainsi réduire la guerre froide à sa plus simple expression, capitalistes contre communistes, Américains contre Soviétiques.

Mais cette confrontation idéologique et militaire de 45 ans entre les États-Unis et l'URSS n'avait rien d'un jeu. Le monde a été coupé en deux et la plupart des guerres régionales véritablement «chaudes» et meurtrières depuis 1945 ont été liées d'une façon ou d'une autre à la guerre froide. Et c'est un conflit qui s'est déroulé sous la menace atomique, donc sous la menace de la disparition totale de la race humaine.

A compter de demain soir, dimanche, à 20h, le Réseau de l'information (RDI) racontera pendant six mois ce conflit. Oui, six mois.

Car RDI a acheté de CNN la série *Cold War*, dont elle a adapté la narration et qui sera présentée par Bernard Derome.

Projet ambitieux

Cette série se décrit sous le mode superlatif: on parle ici de 24 heures de production, de 24 documentaires d'une heure. Une équipe d'une cinquantaine de personnes, basée à Londres, a mené quelque 500 entrevues, compilé 1500 heures de films d'archives et réalisé 1000 heures de tournage original dans plusieurs pays.

Ted Turner, le fondateur de CNN, qualifie cette série du plus ambitieux projet de l'histoire de la télévision. Commentaire probablement trop lyrique venant d'un homme qui possède de grandes qualités de vendeur; mais il est certain que, pour la chaîne d'information câblée CNN, le projet a représenté un tournant. CNN y a joué sa crédibilité.

Le coût total de cette série de 24 heures est estimé à au moins 20 millions \$ US et CNN prévoyait l'autom-

ne dernier d'investir encore 15 millions pour la seule mise en marché!

Cold War a été présentée l'automne et l'hiver derniers sur CNN et sur BBC-2 en Grande-Bretagne et, selon ce qu'on a pu en lire, la réception critique a semblé enthousiaste.

Ted Turner avait eu l'idée du projet en 1994 et, comme l'empire communiste s'est écroulé à la fin des années 80, la série a pu bénéficier de la déclassification de nombreux documents qui étaient demeurés secrets, tant du côté américain que du côté russe.

Du strict point de vue stylistique, *Cold War* ne semble pas bouleverser les règles du genre: les événements se déroulent de façon chronologique selon une narration classique.

Mais on semble avoir fait un effort véritable pour multiplier les points de vue. Produit par le Britannique Jeremy Isaacs et par la même équipe qui avait réalisé *The World at War*, *Cold War* a été placée sous l'autorité de trois historiens reconnus, l'Américain John Lewis Gaddis, le Britannique Laurence Freedman et le Russe Vladislav Zubok. On y a obtenu des entrevues avec des personnalités majeures, dont Fidel Castro, Lech Walesa, George Bush, Gorbatchev, mais également des entrevues avec d'humbles témoins, ce qui permet d'obtenir un point de vue plus proche du terrain.

Par exemple, dans le premier épisode, celui de demain soir, un simple soldat américain et une femme officier de l'Armée rouge racontent chacun de leur côté comment ils ont été étonnés lorsque, leurs armées respectives faisant jonction pour la première fois à travers les ruines de l'Allemagne, le soldat de «l'autre bord» leur a paru aussi «ordinaire» qu'eux-mêmes, comme si chacun s'attendait à rencontrer un extraterrestre!

Ce premier épisode se veut une sorte de mise en contexte général et couvre toute la période de 1917 à 1945 (les autres épisodes seront beaucoup plus ciblés). On y assiste au début de la tension entre le nouvel empi-

re communiste et les États-Unis au capitalisme triomphant, dans les années 20.

Relations complexes

Mais l'épisode s'attarde surtout aux relations complexes entre l'URSS, les États-Unis et la Grande-Bretagne pendant la guerre. L'Europe est encore en flammes et le monde n'a même pas encore pris conscience des horreurs des camps de concentration nazis que déjà les trois pays tentent de se partager le monde qui sortira du conflit. Staline, particulièrement, y apparaît comme un négociateur d'une habileté démoniaque. Le propre fils de Beria, ancien patron de la police secrète soviétique, raconte comment, lors de la conférence de Téhéran, on avait installé des micros partout chez la délégation américaine et comment Staline, tous les matins, prenait connaissance des propos privés de Roosevelt avant de le rencontrer. C'est ce qui s'appelle négocier bien armé.

Les amateurs d'histoire seront donc servis pendant les six prochains mois. En adaptant cette série au Québec, Bernard Derome remarquait d'ailleurs que tous les événements qu'il a présentés au *Téléjournal* pen-

dant 25 ans, qu'il s'agisse de la guerre du Vietnam, de la guerre du Kippour, de la crise du pétrole ou autres événements, étaient liés d'une façon ou d'une autre à la guerre froide.

On sait qu'aujourd'hui certaines émissions de télévision connaissent une nouvelle vie sur Internet. On ne peut passer sous silence le somptueux site Internet que CNN a consacré à la série (www.cnn.com/coldwar/ ou encore www.cnn.com/specials/coldwar/). On y trouve des cartes géographiques interactives, des documents d'archives (par exemple, les textes de discours ou de conférences internationales), des entrevues diffusées en RealAudio ou RealVideo, des extraits de journaux d'époque pour comprendre comment la guerre idéologique entre les deux empires se transposait dans les médias.

On y trouve également une section qui retrace l'influence de la guerre froide au cinéma, à la télévision, dans la culture et même dans la mode. Sans parler d'un forum de discussion ainsi que d'un guide pédagogique pour enseignants. Bref, le grand luxe.

LA GUERRE FROIDE
RDI, dimanche, 20h.



Un spectacle de danse inoubliable
Révélation du Festival d'Avignon 98
De la Cie Heddy Maalem (Toulouse-France)

Les Petites Formes

Le 3 octobre 1999
à 20h30

AAA

MONUMENT-NATIONAL, THÉÂTRE DU MAURIER
1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
MÉTRO SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES
BILLETTERIE : 871-2224 • PRIX : 12 \$

	Monument-National	23h	19h	21h	17h30	19h
	Salle Ludger-Duvernay	Théâtre du Maurier	Studio-théâtre Alfred-Laliberté	Salle Marie-Gérin-Lajoie	Espace Tangente	Studio
OCT. 2	Rosas Drumming	Zab Maboungou Cie Danse Nyata Nyata Incantation			Ruth Cansloïd Dance /Mirjam Bes	
3			Marathon chorégraphique dynamisme et diversité de la nouvelle danse 12h à 17h			
4	CREATION Fondation Jean-Pierre Perreault L'EXIL-L'OUBLI première mondiale d'un maître de l'espace		LES ARTS du Maurier			CREATION Dominique Porto intense, précise, virtuose
5			CREATION Métaspora Danse Irène Stamou dangereusement intense	CREATION Supplémentaire Susanne Linke 5 octobre		
6				CREATION Susanne Linke un regard sur l'homme africain		
7	Karas I Was Real- Documents gagnant de 3 Prix du public du FIND			Vincent Mantsoo/ Potor Chin solos métissés		
8			CREATION Harold Rhéaume Épitaphe brillant			CREATION Le Carré des Lombes Danièle Desnoyers éloquence exquise un concert de corps
9				Allas Compagnie dérision, émoi, vérité		

Afrique - aller/retour
Sous le signe du métissage et de l'invention!

28 SEPT. - 9 OCT. 1999

Festival International de Nouvelle danse

Colloque International
Danse: Langage propre
et métissage culturel
2 oct.

Maison de la Culture
Frontenac
2 compagnies de Côte d'Ivoire:
Tchéché - 2 oct.
Cie Sylvain Zabli - 3, 4 oct.

LES ARTS du Maurier

billetterie centrale
Agora de la danse - 840, rue Cherrier
info-danse - 514.990.3031

admission 514.790.1245 ou 1.800.361.4595
admission.com
Monument-National - 514.871.2224

9 oct.
O-Zone
Mega-fête multimédia
DJ, VJ, Hip Hop, danseurs
Ex-Contris

Spectacles prévus à la Place des Arts relocalisés
Echange de billets à la billetterie centrale

Jacques Gamblin, André Dussollier et Jacques Villaret dans *Les Enfants du marais* de Jean Becker.

SOURCE FILMS LIONS GATE

À déguster comme un blanc bien frais

LES ENFANTS DU MARAIS
Réalisation: Jean Becker. Scénario: Sébastien Japrisot, d'après le roman de Georges Montfórez. Avec Jacques Villaret, Jacques Gamblin, André Dussollier, Michel Serrault, Isabelle Carré, Eric Cantona. Image: Jean-Marie Dreujou. Musique: Pierre Bachelet.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Sans être une œuvre majeure, *Les Enfants du marais* tient du film lumineux, porté par les rayons du jour, l'amour de la nature et l'ode à l'amitié. Jean Becker, à qui on devait l'excellent *Été meurtrier*, suivi du beaucoup moins réussi *Élisa*, réussit à donner un vrai coup de fraîcheur à son thème champêtre. Il faut dire qu'il s'est offert une belle brochette d'acteurs où Jacques Villaret, Jacques Gamblin, André Dussollier et Michel Serrault voisinent la jeune comédienne Isabelle Carré, lancée

au cinéma à travers *La Femme défendue*. Chant choral avant tout masculin, le film, librement adapté par Sébastien Japrisot du roman de Georges Montfórez, se déguste comme un verre de blanc bien frais.

Il sera d'ailleurs question de vin dans cette histoire puisque Jacques Villaret en Riton, poivrot malheureux, simplet et attachant (rôle qui lui va à ravir tant il était rond comme une bouillotte en entrevue la semaine dernière à Montréal), vivant avec sa famille dans une cabane au bord d'un marais, roule en tandem avec Jacques Gamblin. Celui-ci devient Garris, démerdeur squatant leurs berges, jeune rescapé de la guerre de 14 écorché dans l'aventure. Riton pleure le départ de sa première épouse. Garris est un solitaire qui prête main-forte à son voisin un peu benêt. Duo bancal en classique figure de comédie, ils attireront à eux, dans leur havre de tranquillité où la pêche à la grenouille et la cueillette des escargots sont la grande affaire, des hommes qui n'ont rien à voir avec eux, sinon une solitude à partager et les regrets d'une vie sans amour.

Il y a Amédée, l'intello poète (Dussollier), Pépé, un ancien du marais, enrichi et nostalgique (Serrault), qui se retrouvent dans leur sillage. Survient aussi Marie, jeune domestique rencontrée par hasard, fantasme de Garris (Isabelle Carré).

Le film, c'est là son charme, met l'accent sur les petits bonheurs, une partie de pêche, un dîner entre amis, et la caméra capte au passage un jonc, une grenouille, pour ajouter au bucolique de l'atmosphère. *Les Enfants du marais* ne s'enlise quand même pas dans la joie bête de la

vie simple des champs. Tous les personnages mis en scène possèdent leur part d'ombre, leurs detresses. Par ailleurs, une rixe qui tourne mal apportera du piquant et de l'action, sur le mode drolatique, en lançant Riton dans les griffes d'un boxeur vindicatif qui veut sa peau. Réalisé avec une vraie tendresse pour ses personnages mais un peu en surface tout de même, *Les Enfants du marais* tient de la petite sonate d'été jouée en sourdine et qu'on écoute avec plaisir.

Si Dussollier apparaît un peu risible et caricatural en intellectuel à qui la vraie vie échappe et qui s'émerveille de la moindre escapade côté campagne, Serrault se révèle beaucoup plus solide dans son rôle de Pépé, servi par des répliques fortes et une scène charmante où il retrouve ses manches pour redevenir pêcheur. Mais c'est vraiment le couple Villaret-Gamblin qui porte le film. Villaret d'abord, pour le réalisme de son personnage pathétique et tendre, bourré du matin au soir, rendu avec une mélancolie comique qui n'appartient qu'à lui. Gamblin, en aventurier blessé doublé d'un homme de tête, domine son personnage de bout en bout.

C'est par-dessus tout la chronique de petites vies ordinaires ensoleillées par l'amitié et les plaisirs quotidiens, entre humour et désespoirs secrets, qui confère au film sa saveur. *Les Enfants du marais*, sans transcender vraiment son sujet ni plonger trop avant dans l'âme des personnages, plaira sans doute à un vaste public (comme ce fut le cas en France) en touchant une fibre de douceur de vivre et de fraternité qui vise le cœur.

Tempête dans un verre d'eau

THREE KINGS

Réalisation: David O. Russell. Scénario: John Ridley, David O. Russell. Avec George Clooney, Mark Wahlberg, Ice Cube, Nora Dunn. Image: Tom Siegel. Montage: Robert K. Lambert. Musique: Carter Burwell. États-Unis, 1999, 115 minutes. Famous Players.

ANDRÉ LAVOIE

En l'espace de quelques années, David O. Russell aura égaré quelque part son sens de l'humour, du moins si on en juge par son dernier film, *Three Kings*. Il avait pourtant séduit et amusé en 1995 avec *Flirting With Disaster*, une charmante comédie dont le succès avait surpris tout le monde. Cette fois-ci, il fait beaucoup plus que de jouer avec le feu et se moquer du danger, il s'engouffre profondément dans une catastrophe dont il se relèvera sans doute avec peine...

Même si on retrouve ça et là des traces de l'ironie mordante du réalisateur, *Three Kings* se donne plutôt des airs «historiques» pour évoquer les derniers jours de la guerre du Golfe en mars 1991, le retrait des méchants Irakiens du Koweït et la présence tapageuse des soldats américains. Car tapageurs, ils le sont, en plus d'être profondément ridicules, voire grossiers... De quoi remonter le moral des troupes de l'armée canadienne!

Las de jouer les gardiens de l'ordre mondial, bien des G.I. n'ont qu'une envie, quitter ce foutu pays et en finir avec cette guerre commandée par CNN. Lors d'une fouille sur des Irakiens terrorisés, trois jeunes militaires à la fibre morale somme toute assez mince, Troy Barlow (Mark Wahlberg, toujours à la recherche d'une crédibilité d'acteur), Chief Elgin (Ice Cube) et Conrad Vig (Spize Jonze), mettent la main sur une carte indiquant l'emplacement d'un repaire où Saddam Hussein cachait une quantité impressionnante de lingots d'or. Cette découverte vient aux oreilles du capitaine Archie Gates (George Clooney, toujours à vouloir bousculer son image de bellâtre sans profondeur)

qui ne met pas de temps à convaincre les trois soldats de l'accompagner pour retrouver ce Graal nouveau genre. Une journaliste télé, Adriana Cruz (Nora Dunn), a eu vent de l'affaire et tente de les suivre à la trace, mais comme pendant tout ce conflit, la presse est tenue à bonne distance. Et ce qui devait se dérouler sans trop de mal prend des proportions insoupçonnées; de simples voleurs, voilà ces curieux héros devenus défenseurs du peuple irakien opprimé, du moins ceux qui s'opposent au régime d'Husseïm.

Cette transformation subite de ces opportunistes en protecteurs de la veuve et de l'orphelin n'est qu'une des nombreuses aberrations de cette histoire ayant trait à un conflit armé qui n'a pas encore livré tous ses secrets. Avec *Three Kings*, on est véritablement loin de l'important exercice d'introspection auquel plusieurs cinéastes (Coppola, Cimino, Stone) se sont astreints quelques années après la fin de la guerre du Vietnam. Tous les aspects les plus répugnants de cette bataille plus sanglante que certains voulaient nous le faire croire sont à peine évoqués (le désastre écologique fait l'objet d'une courte scène d'un ridicule consommé). Il s'agit plutôt d'une vaste entreprise de réhabilitation de l'intervention américaine qui n'était là que pour sauver des vies et préserver la démocratie en péril. Protéger les réserves de pétrole? Quelle mauvaise foi que de penser cela...

Avec ses images délavées et une caméra particulièrement fébrile qui en fait un peu trop (celle-ci tente de suivre la course des balles pendant une altercation entre Irakiens et Américains!), David O. Russell se montre gourmand à défaut d'être ambitieux. Il cherche à flatter le patriotisme américain avec un récit qui à toutes les allures d'un western mais en l'épurant peu à peu de son côté immoral. Partis à la recherche d'un gros butin pour se la couler douce, voilà que ces mercenaires sans cervelle se prennent pour les disciples d'Emmatis...

Après l'opération Tempête du désert, nous voilà maintenant devant une tempête dans un verre d'eau.

George Clooney, Mark Wahlberg et Ice Cube dans *Three Kings* de David O. Russell.

THÉÂTRE CINÉMA

LA CARTE QUI VOUS PERMET DE VISITER LES SALONS MAIS QUI VOUS DEFEND DE PAYER CHER.



Profitez d'une année de loisirs à rabais. Plus de 80 activités avec la carte Accès Montréal.

Entre autres, économisez :

- à l'ExpoNautique internationale de Montréal, 7 au 11 février 2000
- au Salon de la gastronomie, 4 et 5 novembre 1999
- au Salon Épargne-Placements 2000, 28 au 31 janvier 2000
- au Salon Habitat d'automne, 29 septembre au 3 octobre 1999
- au Salon International de l'Auto de Montréal, 17 au 20 janvier 2000
- au Salon international tourisme voyages, 29 au 31 octobre 1999
- au Salon national de l'habitation et au Salon de l'aménagement extérieur, 25 février au 5 mars 2000

La carte Accès Montréal, seulement 5 \$, seulement pour les Montréalais et Montréalaises. Renseignez-vous au 87-ACCÈS, #610 ou procurez-vous le dépliant à votre bureau Accès Montréal ou à votre bibliothèque de quartier.

www.ville.montreal.qc.ca/cam



SCIENTES MUSÉES

cam.org

http://www.cam.org

Voire accès internet pour l'an 2000

Une année d'accès et plus...

À partir d'aujourd'hui, jusqu'au 31 décembre 2000, profitez de 300h par mois de connectivité, d'une adresse de courriel et de 4 Mo d'espace disque pour publier votre page web.

Achetez l'an 2000 pour 299 \$ (taxes incluses)

Plus d'un an d'accès, à partir de votre adhésion jusqu'au 31 décembre 2000.

299 \$ taxes incluses.

Faites le décompte...

Informez-vous - 514-529-3000

Cette offre est disponible jusqu'au 1er novembre 1999.

Montréal - Laval - Longueuil - Rive-Nord - Rive-Sud
Beauharnois - Bedford - Belloil - Boucherville - Brassard - Chambly - D'Arçay
Clarenceville - Contrecoeur - Franklin Centre - Hermitage - Howick - La Prairie - Lacolle
Mascouche - Napierville - Saint-Basile - Saint-Denis - Saint-Étienne - Saint-Jacques - Saint-Jean
Sainte-Madeleine - Sainte-Martine - Saint-Jean - Saint-Lambert - Saint-Marc - Saint-Rémi
Verdun - Verreux - Veillonville - Veillonville - Veillonville - Veillonville - Veillonville
Lachine - Lachute - Lavigne - Le Gardeur - Les Cèdres - Mascouche - Mirabel - Oka
Pointe-Claire - Repentigny - Rigaud - Roberval - Saint-André-Est - Saint-Casimir - Saint-Hubert
Sainte-Anne-des-Plaines - Sainte-Genève - Sainte-Julienne - Sainte-Thérèse
Saint-Eustache - Saint-Hippolyte - Saint-Louis - Saint-Sauveur - Shawville - Terrebonne - Veillonville

connectivité

hébergement

webcasting

communautés

CAM Internet

http://www.cam.org
info@cam.org

bureau
lun-ven 9h/21h
sam-dim 9h/17h

1205, ave. Papineau bur.50, Montréal, Québec, H2K 4R2

CONCERTS LMCC

108^e saison 1999-2000

Salle Pollack
555, rue Sherbrooke Ouest
Le dimanche à 15 h 30

- 26 sept. PIETER WISELWEY
violoncelle
** 6 suites de Bach en 2 concerts à 15h30 et à 19h30
- 17 oct. QUATUOR SINE NOMINE
cordes
- 31 oct. WIENER KLAVIERTRIO
piano et cordes
- 21 nov. KEMAL GEKIC, piano
- 5 déc. MIAMI STRING
QUARTET, cordes
Steven Tenenbom, alto
- 6 fév. EWA PODLES, contralto
- 27 fév. TRIO PENNETIER-
PASQUIER-PIDOUX
piano et cordes
Allen Blustine, clarinette
- 19 mars QUATUOR VOGLER
cordes
- 9 avril ARVE TELLEFSEN, violon
- 30 avril JON KIMURA PARKER
piano

Abonnement (10 concerts): 135\$
avec 2^e concert Bach: 150\$
Billet: 25\$ 2 conc. Bach: 45\$
Étud. (22 ans) abonnement: 75\$/85\$
Billet: 15\$ 2 conc. Bach: 25\$
Taxes incluses

Renseignements:
LADIES' MORNING MUSICAL CLUB
1410, rue Guy, bureau 32, Montréal H3H 2L7
Tél.: (514) 932-6796

LES ARTS

CINÉMA

Combats de lendemains de guerre

AUTOUR DE LA MAISON ROSE

Réalisation et scénario: Joana Hadjithomas, Kahlil Joreige. Avec: Mireilla Safa, Joseph Bou Nassar Hana-ne Abboud, Maurie Maalouf. Image: Pierre David. Montage: Tina Baz-Le Gal. Musique: Robert M. Lepage. France-Canada-Liban, 1999, 92 minutes. Cinéplex Odeon.

ANDRÉ LAVOIE

Beyrouth, cette ville qui fut l'un des plus beaux «joyaux» du Moyen-Orient avant que les obus et les mitraillettes ne la défigurent à jamais, redevient tout à coup cinématographique à défaut de retrouver son lustre d'antan. On a pu voir récemment l'excellent film de Ziad Doueiri, *West Beyrouth*, qui évoquait les débuts chaotiques de la guerre du Liban en 1975, vue à travers le regard de deux adolescents délégués et impertinents. Dans *Autour de la maison rose*, Joana Hadjithomas et Kahlil Joreige ont plutôt choisi de nous transporter dans un quartier fictif de Beyrouth qu'ils ont baptisé Matba'a, alors que la paix est revenue mais où les cicatrices du conflit sont bien visibles. Et il y a toujours cette crainte que reprennent les hostilités.

Cette fameuse maison rose existe, du moins dans l'imaginaire des deux cinéastes qui en ont fait le théâtre d'un drame comme il doit s'en vivre des milliers d'autres dans cette ville en pleine renaissance économique. Une renaissance marquée



Une scène du film *Autour de la maison rose*, de Joana Hadjithomas et Kahlil Joreige.

au sceau d'un certain laisser-aller où les plus riches font la loi et, sous le prétexte de l'urgence de la reconstruction, défigurent la ville sans l'ombre d'un remords.

Deux familles s'étant réfugiées dans cette fameuse maison y vivent depuis le début de la guerre et, ayant quitté leur village, ne sont pas prêtes à connaître un autre exil. Les Nawfal et les Adami découvrent avec consternation que leur «palace» (un véritable château dans un état lamentable) deviendra avant

longtemps un hideux centre commercial. Le nouveau propriétaire leur ordonne, poliment, de quitter les lieux dans dix jours. Pour les commerçants des environs, la venue d'un tel «monstre» signifie de nouvelles occasions d'affaires et une prospérité enfin retrouvée. Pour les habitants de la maison rose, la guerre se poursuit, sur un autre front; bafoués dans leurs droits, traités comme des moins que rien, ils constatent que l'histoire se répète, mais la résistance s'organise.

Autour de la maison rose évoque le combat de citoyens ordinaires totalement désarmés devant la machine de guerre du capitalisme sauvage, où le bruit des pelles mécaniques a remplacé celui des canons. Le film de Joana Hadjithomas et Kahlil Joreige se présente comme une radiographie au ton doux-amer de la situation actuelle, pas totalement revancharde ni complètement naïve. Un certain symbolisme s'y fait parfois pesant (le palace étant bien sûr une métaphore de la capitale roulant sous les ruines, les rivalités des deux clans évoquant celle des chrétiens et des musulmans), tout comme bien des situations au caractère «fabriqué» qui veulent forcer le rire (ce reporter qui filme n'importe quoi pour la télévision et dont la présence influence parfois le comportement des habitants du quartier).

Contrairement au film de Ziad Doueiri, qui affiche un professionnalisme évident, celui de Hadjithomas et Joreige n'a sans doute pas bénéficié de moyens similaires, même s'il s'agit d'une coproduction avec la France et le Canada (on peut y entendre la musique du prolifique Robert M. Lepage). Une postsynchronisation pas toujours soigneusement exécutée devient parfois agaçante et sert mal les acteurs. À leur décharge, il faut toutefois souligner que les deux cinéastes signent ici leur premier long métrage, et que le Liban a d'autres défis à relever pour le moment que celui de mettre en place une véritable industrie cinématographique. Là aussi, la reconstruction sera longue.

Triste fuite en avant

THE ETERNAL HUSBAND

Écrit et réalisé par Chris Philpott. Avec Richard Hugues, Paul Babiak, Mireille Dumont, Emma Davey. Image: Mark Caswell. Montage: John Meakin, Chris Philpott. Canada, 1999, 94 minutes.

MARTIN BILODEAU

À la vue de ce premier long métrage du Canadien Chris Philpott, on ne peut qu'être partagé entre l'envie de saluer l'initiative courageuse du cinéaste, qui a tourné *The Eternal Husband* avec un budget de 47 000 \$ (une pitance indigne d'un court métrage), et l'ennui complet que celui-ci inspire.

Philpott, originaire de Winnipeg, a campé l'action de son adaptation du célèbre roman de Dostoïevski — adaptation libre, s'entend — dans le Toronto contemporain, où Peter (Paul Babiak), accablé par le décès récent de son épouse Nathalie (Mireille Dumont, qu'on verra en flashback), est venu retrouver Alex (Richard Hugues).

Ancien amant de cette dernière, Alex serait aussi, vraisemblablement, le géniteur de la petite Lisa, huit ans, que son père officiel condamne à subir sa propre dérive et qui, bientôt, succombera à la méningite (un mal plus crédible que la tuberculose du roman). Peter est-il venu dans la Ville reine pour retrouver un ami ou pour affronter

un rival? Le suspense du film, si celui-ci était parvenu à en imposer un, reposerait sur cette énigme au fort potentiel dualistique, ici écartée par un scénario maladroit et uniforme ainsi qu'un traitement archi-monotone.

Un traitement qui tait par ailleurs les émotions froides que commande cette œuvre littéraire, créée en 1870 alors que Dostoïevski était en exil en Europe. Celui-ci savait sa fin proche et se projetait dans le personnage de Peter, homme déchu du fait de la fuite en avant constituait, à bien des égards, le miroir de la sienne.

Chris Philpott n'a conservé que la surface de l'intrigue, d'autant plus que sa transposition ne soulève rien de bien intéressant, sinon un étrange et désagréable parfum d'ancien temps. Car qui dit universel ne dit pas nécessairement transposable; aussi, *The Eternal Husband* est une œuvre beaucoup trop marquée par son contexte de création pour subir sans dommages le passage du temps.

Là encore, si le cinéaste était parvenu à créer des personnages solidement ancrés dans le monde urbain d'aujourd'hui et campés avec plus d'assurance et de grandeur, *The Eternal Husband* aurait gagné, ne serait-ce qu'en partie, son pari. Hélas, le jeu consternant des comédiens, attribuable pour une bonne part à la mise en scène amateur de Philpott, finit d'achever notre patience.

Sus aux médias!

LE TEMPS DES BARBARES

Documentaire écrit et réalisé par Jean-Daniel Lafond. Avec Olivier Perrier. Image: Philippe Lavalette, Alberto Feio. Montage: Babalou Hamelin, Sylvie Masse. Canada, 1999, 82 minutes.

semble nourrir, voire cautionner, ses prochains délires. De sorte que les téléspectateurs qui «prennent des nouvelles de leur monde» par le truchement de la télévision sont devenus, au fil du temps, des complices voyeurs, affamés d'émotions fortes, bernés par les mises

en scène qui découpent en actes, ou vols, les drames humains.

Sa colère, Lafond la canalise ici à travers un personnage de fiction, Balthazar (Olivier Perrier), fermier et conférencier improvisé, qui dira je à sa place, sans toutefois qu'on sente une grande distance entre lui et le cinéaste. Malheureusement, ce Balthazar d'abord coloré, flanqué de sa truie — dont il oppose la quiétude et le pacifisme à la barbarie humaine (analogie dont abuse Lafond) —, se révèle au fil des scènes un râleur misanthrope et sentencieux dont on a peine à croire qu'il puisse attirer la sympathie des villageois venus assister à sa conférence.

Aussi, autant le propos du film dérange dans le bon sens, autant le lourd procédé narratif qu'emploie Lafond, nourri d'analogies, de métaphores et d'images déversées ou traversées par Balthazar (pour illustrer la dissolution de la frontière réalité-image), noie le poisson et fait interférence à l'essentiel, pourtant bien mis en place: un discours éloquent et pertinent, qui a le courage de rassembler des émotions et des impressions jusqu'ici éparpillées, et l'humilité de les communiquer par le truchement de témoignages pertinents.

Celui de l'ancien directeur de l'organisme Médecins sans frontières, qui parle de la frénésie qui s'empare des médias dès qu'une catastrophe survient et aussi de la façon dont l'ai-

de humanitaire contribue à perpétuer le malheur en subvenant aux besoins et des victimes et des bourreaux, constitue l'élément le plus précieux de ce film inégal mais nécessaire, tourné en Betacam numérique (vidéo haute définition) et présenté en exclusivité à Ex-Centris.



MARTIN BILODEAU

Partant d'un important questionnement socio-philosophique sur le monde contemporain tel que perçu par les médias — questionnement que les médias, justement, affamés d'instantané, rejettent en bloc —, ce nouveau film du documentariste franco-québécois Jean-Daniel Lafond (*La Manière noire*, *La Liberté en colère*) semble vouloir faire la synthèse d'une réflexion personnelle face au monde journalistique, auquel le cinéaste a longuement contribué, notamment à travers une série de reportages radiophoniques.

Le Temps des barbares, c'est maintenant, selon Jean-Daniel Lafond, en colère face au regard sensationnaliste que posent les médias sur ces catastrophes circonstancielles qu'ils appréhendent comme des spectacles. Des spectacles dont chaque nouveau chasse le précédent et dont la barbarie qui s'y exprime, plutôt que de conduire les hommes à une prise de conscience,



Le documentaire de Jean-Daniel Lafond dénonce le regard sensationnaliste des médias sur les catastrophes humanitaires.

Matroni et moi
Un film de Jean-Philippe Duval

« Vous dites en quelque sorte que l'homme est en son fond porté vers le crime... c'est ça ? »

-Alexis Martin est Gilles

avec Alexis Martin, Guylaine Tremblay et Pierre Lebeau

ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM PRESENTE UNE PRODUCTION MAX FILMS
ALEXIS MARTIN PIERRE LEBEAU GUYLAINE TREMBLAY GARY BOURDEAU ET PIERRE CLUZÉ
ALEXIS CORSEIL MARTIN PRISONNAULT HANS PETER STROH RÉALISÉ PAR ANDRÉ LÉNE BEAUPARLANT
Avec DENIS SPODOVITS ALAIN BASIL BENOÎT CHAREST MAXIME MCRIN
RÉALISÉ PAR JEAN-PHILIPPE DUVAL ALEXIS MARTIN ALEXIS MARTIN
Avec ROGER FRAPPER LUC VANDAL JEAN-PHILIPPE DUVAL
MONTAGE: JEAN-PIERRE LEBLANC
MUSIQUE: JEAN-PIERRE LEBLANC
PRODUCTION: ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM
DISTRIBUTION: MAX FILMS

dès le vendredi 8 octobre!

Festival de Cannes - Sélection Officielle

« UN COUP DE COEUR ! »
Odile Tremblay, Le Devoir

« ...TOUT SIMPLEMENT PASSIONNANT ! AVEC HUMOUR, LE FILM ILLUSTRE LA RELATION D'AMOUR-HAINE TISSÉE ENTRE CES DEUX ÊTRES HORS DU COMMUN... »
Gilles Marsolais - 24 Images

MON ENNEMI INTIME
Klaus Kinski
(MEIN LIEBSTER FEIND)
version originale avec sous-titres français
Un film produit et réalisé par Werner Herzog

À L'AFFICHE! ex-Centris 3536, boul. St-Laurent Billetterie: (514) 847-2206

GAGNANT - FFM '99
PRIX DE LA MISE EN SCÈNE

« La plus intéressante découverte québécoise en dix ans! »
Luc Perreault - LA PRESSE

« Thriller psychologique rempli d'audace et de trouvailles! »
Odile Tremblay - LE DEVOIR

« Original et surprenant... un coup d'essai réussi, qui réjouit par son audace. »
Georges Privet - VOIR

« Un film extraordinaire! »
Bertrand Tavernier

POST MORTEM
UN FILM DE LOUIS BÉLANGER

GABRIEL ARCAND SYLVIE MOREAU

À L'AFFICHE!
CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN LASALLE (Place) BOUCHERVILLE LAVAL (Galerias) SHERBROOKE

7 Art / distribution inc.

présente un film de Joana Hadjithomas & Kahlil Joreige

Autour de la MAISON ROSE

une coproduction France-Canada
Mille et une productions & les ateliers du cinéma québécois

« ... un film très actuel et très porteur »
Denise Martel, Le Journal de Québec

« charmant... sympathique et attachant »
Denis Côté, Ici Montréal

précédé du court métrage LA RAGE de Diane Gagnon avec David La Haye

À L'AFFICHE! CINEPLEX ODEON QUARTIER LATIN Tous les jours: 12:05 - 2:25 - 4:55 - 7:20 - 9:40

PLUS DE 2 MILLIONS D'ENTRÉES EN FRANCE!

«...on sort du cinéma avec bonheur et tendresse... il y a du bonheur dans ce film là.»
- VALÉRIE LE TARTÉ, C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN

« La poésie du bonheur... succulent. »
- LE FIGARO

« Un délice. »
- LE FIGAROSCOPE

Jacques VILLERET Jacques GAMBLIN André DUSSOLIER et Michel SERRAULT

Les ENFANTS DU MARAIS
UN FILM DE Jean BECKER

Le bonheur d'être libre, la liberté d'être heureux.

ADAPTATION ET DIALOGUE DE Sébastien JAPRISCOT D'APRÈS LE ROMAN DE Auguste MONTEFIORE, ÉDITEUR GALLIMARD
Isabelle CARRÉ avec la participation de Sébastien FLON et Jacqueline DUFILHO Marie-CANTONA
MONTÉ PAR Jean-Marie DREUJOU avec Thérèse RIPAUD et Guillaume SCIAMMA William FLAGÉOLLET
MONTÉ PAR Jean-Claude BOURLAT avec Jacques WITTA comédiens Sylvie de SECONZAC Marie-Pierre BACHELET monteur Jean-Pierre TRUFFAUT
Avec la participation de Louis BOURGEOIS et Louis FLOUQUET avec la participation de Louis BOURGEOIS et Louis FLOUQUET avec la participation de Louis BOURGEOIS et Louis FLOUQUET

À L'AFFICHE!
CINÉPLEX ODEON COMPLEXE DES JARDINS LES CINÉMAS GUZZO CINEPLEX ODEON LAVAL (Galerias) ST-BRUNO
CINÉPLEX ODEON BROSSARD GATINEAU CINEPLEX ODEON TROIS-RIVIÈRES O. SHERBROOKE
CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE CINEPLEX PINE STE-ADELE

Pensum prétentieux

ROMANCE

Écrit et réalisé par Catherine Breillat. Avec Caroline Ducey, Sagamore Stévenin, François Berléand, Rocco Siffredi. Image: Yorgos Arvantis. Montage: Agnès Guillemot. Musique: D. J. Valentin, Raphaël Tidas. France, 1999, 95 minutes.

MARTIN BILODEAU

Avec ce drame spleenétique et intimiste sur l'errance d'une jeune femme qui cherche à se valider à travers le regard que les hommes posent sur elle, la cinéaste Catherine Breillat (*36 fillettes, Sale comme un ange*) a cherché à transgresser quelques tabous et à prolonger par l'image la psyché féminine pour en observer les signes d'aliénation.

Hélas, son projet n'est pas aussi nécessaire que son audace le laissait supposer, de sorte que *Romance* ne valide ni ne prolonge une réflexion pourtant pertinente sur les thèmes connexes (et interférents) du partage du désir et de la négociation du pouvoir que celui-ci appelle. On se retrouve plutôt devant une production feutrée mais guindée, évoquant un *Looking for Mr. Goodbar* revu par un Pasolini endormi et dont l'ultime mérite consisterait à montrer sans réserve ni faux-fuyants le sexe masculin, parfois au garde-à-vous, mais le plus souvent au repos.

C'est d'ailleurs tout le drame de l'héroïne, Marie (Caroline Ducey), une jeune institutrice dont les déambulations dans le Paris nocturne sont causées par l'absence de désir sexuel qu'éprouve pour elle son amant (Sagamore Stévenin), un jeune mannequin narcissique. Sa traversée du miroir comportera plusieurs escales, la première ayant pour théâtre la couche fumante d'un *latin lover* interprété par Rocco Siffredi, une star du porno qui n'a pas à rougir de son talent et par qui le scandale, commandé par la campagne promotionnelle du film en France, est effectivement venu, drainant avec lui un auditoire qui, autrement, n'aurait pas cru nécessaire de se déplacer.

Par la bouche de son héroïne, une femme-enfant parfaitement insignifiante (comme le cinéma français en



François Berléand et Caroline Ducey dans *Romance*, de Catherine Breillat.

manufacture à la tonne depuis Adjani), ou encore par celle de Robert (François Berléand, plus somnambule que jamais, instructeur sado-maso en qui Marie trouvera une âme sensible à sa quête, Breillat déclame tout un inventaire de phrases prétendument choquantes mais invariablement creuses, du style: «*La seule possibilité d'amour avec les femmes passe par le viol*», ou encore: «*Les femmes sont les victimes expiatoires des hommes*». Des phrases qui ont du moins l'avantage de nous renvoyer à la facture du film, découpé à la manière d'un journal. D'une femme de chambre ou de Lady M, l'analogie reste à établir, Marie ratissant un étrange carrefour moral et physique, inspiré de la sainte trinité, avec divin enfant à la clé.

À la décharge du film, on soulignera cependant la photographie soignée

de Yorgos Arvantis, chef opérateur atitré d'Angelopoulos, ainsi que la direction artistique cohérente et atmosphérique, qui renvoie à l'héroïne (et à nous, spectateurs) l'image de deux univers duels: l'un est javellisé et ascétique, tout de blancs et de beiges (chez Paul), l'autre est lubrique et lambrissé, en rouge et or (chez Robert). Des univers, des territoires (d'ailleurs, on ne verra jamais celui, privé, de l'héroïne), créés à l'image des hommes qui ne les ouvrent qu'à celles qui s'y fondent.

La musique, habile combinaison d'effets sonores tantôt sourds, tantôt stridents, finit de sculpter des atmosphères qui ne vont pas sans rappeler celles que Benoît Jacquot avait créées dans *Le Septième Ciel*, en comparaison duquel *Romance*, il faut bien l'admettre, ressemble à un pensum prétentieux et inabouti.



Une scène de *Romance*, de Catherine Breillat

La fille des plaines

XIU XIU: THE SENT DOWN GIRL

Réalisation: Joan Chen. Scénario: Joan Chen, Yan Geling. Avec Lu Lu, Lopsang, Gao Jie, Li Qianqian. Image: Lu Yue. Montage: Ruy Yang. Musique: Johnny Chen. Chine, 1998, 99 minutes. Cinéma du Parc

ANDRÉ LAVOIE

Avec autant de dogmatisme, de décisions politiques prises à l'aveuglette et à la sauvette, de drames où les victimes se comptent par milliers, sinon par millions, il n'est pas étonnant que la Chine regorge d'histoires d'horreur qui n'attendent que d'être portées à l'écran! Tout comme la Russie, ce pays semble un puits sans fond où les drames les plus sordides côtoient les récits les plus héroïques. Les cinéastes chinois commencent, timidement, à explorer quelques-unes des facettes les moins glorieuses de leur histoire, parfois au prix de bien des difficultés.

Entre 1967 et 1976, la jeunesse chinoise a aussi eu droit à sa propre révolution, orchestrée par les bons soins du Parti communiste. Pas moins de huit millions de filles et de garçons furent «dépportés» vers les campagnes, question de prendre l'air et surtout de travailler pour le mieux-être du pays tout entier. Si certains ont pu s'épargner un tel voyage (grâce à de bons contacts ou pas mal d'argent), d'autres ont eu moins de chance, certains ayant disparu dans la nature, d'autres étaient prêts littéralement à tout pour quitter cet enfer champêtre.

C'est à l'histoire de l'une de ces nombreuses oubliées de l'Histoire que s'intéresse la réalisatrice Joan Chen dans *Xiu Xiu: The Sent Down Girl*. La jeune et jolie Wen Xiu (Lu Lu), que tous surnomment Xiu Xiu, doit, comme on dit, faire face à son destin et se retrouve loin de ses parents, en plein cœur du Tibet. Sans qu'elle comprenne trop pourquoi, les autorités du camp où elle travaille l'envoient apprendre le dressage des chevaux auprès d'un homme solitaire vivant dans une tente au milieu d'une vaste plaine, coupé du reste du monde. Le dresseur en question, Lao Jin (Lopsang), n'a rien de menaçant,

faisant presque figure de père pour Xiu Xiu et étant bien incapable de lui faire des avances puisqu'il fut castré pendant une bataille... Mais pour la jeune fille, cet isolement devient insupportable et, comprenant qu'elle ne peut user de l'influence de ses parents ou acheter son retour, elle offre ses faveurs à des hommes qui prétendent pouvoir l'aider à fuir ce coin perdu.

Le film de Joan Chen débute par les inévitables explications historiques pour nous aider à saisir cet autre période trouble de l'histoire de la Chine. Elle installe également une curieuse histoire d'amour entre Xiu Xiu et un jeune homme qui deviendra le narrateur de l'histoire tragique de l'héroïne et marquera sa présence à quelques reprises par une incontournable voix hors champ. Après les scènes de foules et les adieux déchirants, nous nous retrouvons rapidement au milieu de cette vaste plaine et tout le reste du film se déroule dans et autour de cette tente de fortune qu'il faut sans cesse recoudre tant elle est usée.

Alors que tout annonçait un (autre) drame épique se déroulant sur une période d'au moins dix ans — les cinéastes chinois, les «officiels» du moins, sont rompus à cet art quelque peu soporifique — *Xiu Xiu: The Sent Down Girl* propose plutôt un climat intimiste, où la solitude des personnages trouve un écho dans ces paysages désertiques. Même si l'interprétation s'avère juste, autant celle de la jeune Lu Lu que celle de Lopsang, il n'en demeure pas moins que, d'un récit que l'on croyait trépidant, nous voilà devant une intrigue qui fait beaucoup de sur-place et qui érige le dénuement en religion.

Malgré toute sa bonne volonté et un certain professionnalisme, Chen arrive difficilement à nous émouvoir avec le drame de cette fille abandonnée de tous et qui ne peut compter que sur elle-même pour survivre. Elle n'est pas tendre envers l'incompétence institutionnalisée des autorités chinoises, particulièrement lors d'une scène d'avortement qui s'apparente davantage à une boucherie, mais cet aspect polémique est noyé dans l'aspect statique de la mise en scène. L'ennui de Xiu Xiu devient rapidement le nôtre.



On est toujours dans votre chemin

Que ce soit au départ ou à l'arrivée, vous êtes toujours en bonne compagnie avec l'équipe du 105.7

105.7
Rythme FM

LES ARTS

CINÉMA

Héros ordinaire

GREY OWL

Réalisation: Richard Attenborough.
Scénario: William Nicholson. Avec
Pierce Brosnan et Annie Galipeau.
Image: Roger Pratt.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR



SOURCE REMSTAR

Hélas, les angles les moins honorables du personnage de Grey Owl ont été limés pour ne laisser, avec Pierce Brosnan à la proue du navire, que les côtés nobles du personnage.

ont été prises avec l'histoire. Dans le film, il avoue son double jeu à son épouse alors qu'en fait, Pony n'apprend la vérité qu'après son décès. Le voici bien intègre, tout à coup, loin du spectacle beaucoup plus troublant de ses contradictions. Le film aurait gagné une portée à décrire une âme tiraillée, ce qui n'aurait du reste rien enlevé à l'importance du message écologiste véhiculé.

Grey Owl s'est beaucoup concentré sur l'histoire d'amour entre le héros alors quadragénaire et Pony (Annie Galipeau), une jeune Métis qui le suit dans ses aventures et dont il s'éprendra à la suite d'un accident dramatique qui a mis sa vie en jeu. La romance se met de la partie, trop appuyée, et l'accident lui-même — une chute dans l'eau glacée — est filmée de façon mélodramatique à souhait. Annie Galipeau est une jeune actrice qui manque encore de métier et ne parvient guère à donner du coffre à son personnage, surtout en incarnant, comme ici, une femme de tête. Difficile d'y croire.

À part la beauté des paysages sauvages et des costumes signés Renée

April, à part aussi un Pierce Brosnan qui, à défaut de dégager un fort charisme, sait du moins s'approprier les gestes, les attitudes du personnage, le film s'enlise dans une facilité qui déparait certaines œuvres précédentes du réalisateur britannique: Chaplin, entre autres, et même Gandhi.

Richard Attenborough refuse de travailler pour le compte des majors américaines, histoire de garder les coudées franches. On déplore que son film ressemble beaucoup aux grosses productions hollywoodiennes dont il ne veut pas faire le jeu. Les mêmes ficelles, la même édulcoration du sujet sont au poste, tout comme les jeux de caméra à grand déploiement, en mal de finesse, et la musique sirupeuse. Bien sûr, certaines scènes impressionnent par leur couleur: la rencontre avec les chefs indiens, la danse sacrée, mais c'est bel et bien de couleur locale dont il s'agit. La vraie plongée au cœur de l'homme Grey Owl manque à l'appel et le film participe à une tendance générale de refaire l'histoire à l'écran en retranchant ses aspérités pour livrer une morale à défaut de l'humaine vérité.

DISQUES

Tête dure et cœur sensible

Lauréat le plus prometteur du concours de chanson Ma première Place des Arts, Nicola Ciccone s'est battu pied à pied pour que s'ensuive un premier album qui ne le trahirait pas. Il a gagné.

SYLVAIN CORMIER



SOURCE TACCA MUSIQUE

«Chaque chanson peut représenter un endroit à Montréal, ou un personnage. Mais dans toutes les chansons, c'est un peu moi aussi.»

création que l'on donne à un jeune artiste.»

Il faut dire que le «fils d'Italien typique qui travaille dans la construction» (c'est lui qui le dit) en vaut la chandelle. Les chansons de L'Opéra du mendiant sont presque toutes fortes et mémorables, suite de portraits riches et prenants qu'il habite passionnément. «C'est presque un opéra musical», lance le jeune homme sans fausse modestie. «Chaque chanson peut représenter un endroit à Montréal, ou un personnage. Le Petit Monde, c'est Saint-Henri. Le Marchand de fleurs, c'est le marché Jean-Talon. L'Opéra du mendiant [la chanson-titre], c'est le Plateau. L'Italienne, évidemment, c'est la Petite Italie. Mais dans toutes les chansons, c'est un peu moi aussi.»

Sur disque, arrangées simplement, plus acoustiques qu'électriques, dénuées de l'enflure qu'on associe d'office aux chanteurs italiens à voix éraillée («C'est un mythe, ça: si tu vas en Italie, il y a plus de chansons à texte et de rock alternatif que de grosses tonnes parfumées...»), les chansons de Ciccone n'ont rien perdu de leur beauté intrinsèque, telles qu'entendues la première fois lors du concours. «C'est pour ça que je me suis battu: pour garder ça honnête.»

VOIR PAGE B 10: CICCONE

« Romance brille par sa spiritualité, son stoïcisme bouleversant, sa franchise triomphante. Un des rares films qui parle de la sexualité féminine avec autant d'audace. Un regard à la fois hallucinant et brillant du phénomène complexe du fantasme. »

Élie Castiel, SÉQUENCES

« BRÛLANT! Repousse les limites de l'érotisme! »

Élie Castiel, SÉQUENCES

Romance

Un film de Catherine Breillat

Caroline Ducey Sagamore Stévenin François Berléand Rocco Siffredi

Jean-François Lepetit présente Caroline Ducey Sagamore Stévenin François Berléand Rocco Siffredi dans «Romance», un film de Catherine Breillat. Image Yorgos Arvanitis AFC son Paul Lainé mixage Agnès Guillemin. Musique de scène: Yorgos Arvanitis. Musique: D. J. Valentin Raphael Tides. Une coproduction Flash Film CD Films Arte France Cinéma avec la participation du Centre national de la Cinématographie, Canal + et le soutien de la Proxip.

CKAC 730
Le pouvoir des mots

avec le soutien du Groupement National des Cinémas de Recherche

REZOFILMS

DOLBY DIGITAL
DANS CERTAINES SALLES

France culture

ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODEON COMPLEXE DES JARDINS LASALLE (Place) VERSAILLES DAUPHIN LONGUEUIL (Place)

CINÉPLEX ODEON LAVAL (Carrefour) ST-EUSTACHE ST-BRUNO BOUCHERVILLE

18 ANS + ÉROTIQUE CINÉMA 9 BROSSARD GATINEAU FAMOUS PLAYERS PARAMOUNT VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

www.allianceatlantis.com

REMSTAR DISTRIBUTION ET RCI ENVIRONNEMENT

PRÉSENTENT

...Glorieux!

—THE GLOBE & MAIL

D'après une HISTOIRE VRAIE

PIERCE BROSNAN
ANNIE GALIPEAU

GREY OWL

un film de Richard Attenborough

L'homme devient ce qu'il rêve

3E
TOUR ICI

CINÉPLEX ODEON

VIACOM

REMSTAR

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN F.P.B. GREENFIELD PARK LAVAL (Galerie) BOUCHERVILLE ST-EUSTACHE ST-BRUNO

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE GATINEAU SON DIGITAL

VERSION ORIGINALE ANGLAISE FAMOUS PLAYERS PARAMOUNT CAVENDISH (Mall) CARR. ANGRIGNON BROSSARD CENTRE LAVAL

www.greyowlmovie.com

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

CICCONE

SUITE DE LA PAGE B 9

De fait, toutes les mises en scène alambiquées lui puent au nez: pas surprenant, en cela, qu'il ait refusé l'idée de photo que je lui soumettais pour illustrer la présente entrevue. Expliquons. Je l'aurais voulu dans sa cuisine, mimant le chant à capella, histoire de recréer la déjà fameuse histoire de sa cassette d'audition pour Ma première Place des Arts. «Je voulais participer à un concours, rappelle-t-il. Je voulais m'inscrire à Granby, mais la date limite était passée. J'ai ouvert le Voir, j'ai vu l'annonce du concours Ma première Place des Arts. Quand j'ai appelé, la fille — Nicole Albert — m'a dit que la date limite était dans trois jours. J'ai dit: "Fuck! Je fais quoi?" Je lui ai demandé si je pouvais lui envoyer une cassette à capella. Elle dit: "T'es fou: on reçoit des centaines de cassettes, t'es mieux d'avoir toute une voix!" J'ai enregistré les chansons tout seul dans ma cuisine. Je n'avais rien à perdre.»

L'anecdote est conjuguée au passé. Plus question de retourner dans la cuisine. «Ce n'est pas un lieu public. C'est chez moi. C'est mon abri.» Belle tête dure. L'essentiel, doit-on comprendre, est ailleurs et maintenant: la cassette a soufflé le jury, tant mieux, oublions-la. Aujourd'hui, le premier album existe, à son tour de souffler les gens. «La cuisine, au fond, c'est rien qu'une métaphore pour dire que je suis parti de rien. L'opéra du mendiant, c'est ça que je présente. C'est avec ça que je veux toucher le monde.»

L'OPÉRA DU MENDIANT

Nicola Ciccone
Tacca (Sélect)

THE FRAGILE
Nine Inch Nails
Nothing Records/Universal Music

Vingt-trois clous de neuf pouces enfoncés jusqu'au plus profond des tympans. Trent Raznor a mis cinq ans avant de donner une suite à The Downward Spiral, son deuxième album si louangé, et il nous offre pour se faire pardonner un double enregistrement, The Fragile, qui s'est hissé en tête du palmarès américain dès sa sortie avec 230 000 exemplaires écoulés.

Prévisible, ce succès commercial, car le troisième album de Nine Inch Nails en dix ans était attendu par un public toutes oreilles ouvertes, prêt à suivre le prince Raznor dans tous les méandres de son for intérieur tordu, en implosion postnihiliste. Trent Raznor, sacré parmi les personnalités américaines les plus influentes des années 90 par le très conservateur Time, qui lui reconnaît la paternité des «premières chansons d'amour industrielles», est un homme de contraste. Un génie des arrangements par ordinateur et un écorché vif. Depuis 1989 qu'il nous entretient de la déchéance de l'homme, de la perte des illusions et de l'abrutissement émotionnel.

Dans son nouvel opus, il nous revient un peu plus ébranlé, avec des textes aussi percutants qu'une symphonie de marteaux piqueurs. D'entrée de jeu sur *Somewhat Damage*, il balance: «So impressed with all you do / tried so hard to be like you / flew too high and burnt the wing / lost my faith in everything.» Et sur *Fragile*: «We'll

find the perfect place to go where we can run and hide / I'll build a wall and we can keep them on the other side / but they keep waiting / ... and picking... / it's something i have to do / I was there, too / before everything else / I was like you.»

C'est décidément l'époque des enterrement dans l'univers de l'alternatif. Après Billy Corgan, qui a pleuré la perte de sa mère sur *Adore*, plus récent album en tristesse résignée des Smashing Pumpkins, voilà que Trent Raznor déchante après la mort de sa grand-mère octogénaire, en 1997. Il avait cinq ans quand ses parents se sont séparés, et cette femme l'a élevé. «Je n'ai tout simplement pas dealt avec sa mort», disait récemment l'homme-orchestre de Nine Inch Nails en entrevue au magazine *Rolling Stone*. «J'ai essayé de prétendre que ce n'était pas arrivé.»

C'est en enregistrant le nouvel album, *The Fragile*, un titre qui révèle bien l'état d'esprit de son auteur, que Trent Raznor a surmonté ses démons. Il s'est compliqué la vie, a travaillé d'arrache-pied pendant deux ans et a tenu à compléter l'album par lui-même de la première à la dernière note. Quelques musiciens ont apporté une contribution spéciale, entre autres David Bowie et le batteur de Ministry, William Rifkin. «Ce fut de la pure folie», résume-t-il.

A quoi ressemble l'album? Difficile à dire, même son auteur en convient. «People say, what's it sound like? I don't fucking know», affirme Trent Raznor dans *Rolling Stone*, précisant cependant qu'il ne s'agit pas d'un album facile à écouter. On s'y attendait.

À l'instar de *The Downward Spiral*, *The Fragile* est un album-concept dont toutes les pièces sont unies par un même fil conducteur. Un fil que l'on devine mal à travers toutes les boucles, le fracas de la batterie saccadée et les déchirements de guitare. Il faut prendre le temps d'écouter et d'apprivoiser la bête pour en saisir les subtilités. Ce n'est pas d'espoirs perdus que parle Raznor mais d'espoirs impossibles. Les 23 titres en 100 minutes étaient-ils vraiment nécessaires? Peut-être pas. Si la cohérence de la démarche artistique est intacte, le rythme de l'album s'en trouve affecté, brisé.

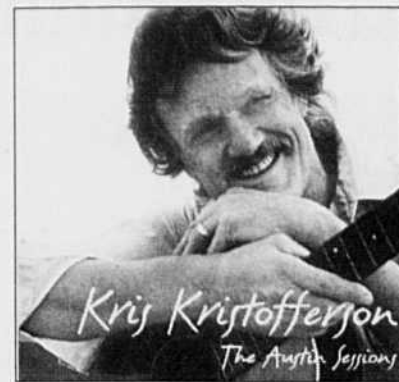
L'innovation la plus surprenante demeure l'utilisation des instruments à cordes (guitare, violon, contrebasse, ukulélé) qui confèrent à l'album des textures inattendues. Les cordes ne viennent pas attendrir l'ensemble, mais elles rendent plutôt les pièces percussives encore plus percussives par un effet de contraste. Raznor a choisi d'utiliser les cordes et leur son brisé pour rendre plus évident le thème central de l'album, qui traite des systèmes en défaillance et des univers en voie d'effondrement. Du pur Nine Inch Nails, opposant les coups de poing aux caresses, les vilaines morsures aux doux baisers.

Bryan Miles

THE AUSTIN SESSIONS

Kris Kristofferson
Atlantic (Warner)

Kris Kristofferson a écrit des chansons extraordinaires que d'autres que lui chantèrent extraordinairement: Janis Joplin apporta dans sa tombe *Me And Bobby McGee*, Johnny Cash fit sienne *Sunday Morning Coming Down*, Al Green insuffla une âme gospel à *For The Good Times*, Sammi Smith imprima dans le code génétique de l'Amérique profonde



Help Me Make It Through The Night, Elvis Presley lui-même éleva Why Me, Lord? au niveau de la tragédie biblique. Pourquoi alors est-ce que j'aime tant cet album très facultatif de reprises ou Kristofferson — un chanteur très limité, rappelez-vous *A Star Is Born*, du genre qui ramène toutes les mélodies à la même note plate — feuilletonne son illustre catalogue en compagnie d'amis tout aussi illustres (Jackson Browne, Steve Earle, Vince Gill, Alison Krauss, Marc Cohn et autres Mark Knopfler)? Peut-être parce qu'au pays des beautiful losers éternellement aux prises avec le diable, Dieu, la dive bouteille et les filles trop belles, l'ancien capitaine d'armée de Brownsville, Texas, est de tous les balafres de la vie l'ancien combattant le plus glorieusement ravagé, toutes cicatrices apparentes. Pour dire les choses simplement, chaque note plate extirpée de ses lèvres ratatinées dit plus que jamais la vérité vraie. Les arrangements, faut-il ajouter, sont larges comme une vue panoramique de la plaine texane, dignes d'avoir été concoctés à Austin, le point de convergence de tout ce qu'il y a de bon dans le sud des États. Si ça va mal chez vous, autant que ça aille mal avec ce disque-là.

Sylvain Cormier

AILLEURS
Judith Bérard
VIK/BMG-Québec

A priori, c'est de la pop radiophonique adulte bien faite. Ni plus ni moins.

Judith Bérard traîne certes un peu lourdement l'auréole de pureté de la Jeanne d'Arc qu'elle incarnait dans l'opéra-pop raté de 1997, mais elle a un joli timbre, qui égrène le chapelet de lieux communs des ritournelles écrites par elle ou pour elle sans trop tomber dans les excès habituels du genre, ayant suffisamment le sens de la mesure pour éviter l'enflure montgolfière à la Lara et les figures acrobatiques de Céline.

N'empêche qu'on demeure perplexe devant le choix du premier extrait radio, repiquage du tube *Si j'étais* de Richard Cocciante. En plus de la placer d'office sur la liste noire de Luc Plamondon, cette solution de facilité dénote un flagrant manque de confiance envers le matériel original de l'album. C'est ce qu'on appelle avoir le petit peton frioleux. Pour une chanteuse au tout début de sa carrière sur disque, c'est suspect.

S. C.



Arion

Soliste invitée: Christine Brandes, soprano
Héroïnes et magiciennes
ŒUVRES DE HAENDEL, CLÉRAMBAULT & SCARLATTI

Les opéras et les cantates des compositeurs baroques prennent souvent comme thème les aventures de déesses et d'héroïnes de la mythologie ou des romans de chevalerie.

Vendredi et samedi 1^{er} et 2 octobre 1999 à 20 h Salle Redpath
Dimanche 3 octobre 1999 à 14 h Centre Canadien d'Architecture

Abonnez-vous aux cinq concerts de la saison d'Arion. Contactez Arion pour plus d'information.

- 3, 4 et 5 décembre 1999 *Détermination Londres* Monica Huggett
- CONCERTOS ET OUVERTURES DE HAENDEL, GEMINIANI, BOYCE, AVISON
- 21, 22 et 23 janvier 2000 *Viva Vivaldi!* P. Carrai, C. Guimond, W. McLain
- CONCERTOS ET SINFONIES DU PRÊTRE ROUX
- 24, 25, 26 mars 2000 *Conversations galantes*
- SONATES, TRIOS ET QUATUORS DE QUENTIN, GUILLEMAIN, RAMEAU, TELEMANN
- 12, 13 et 14 mai 2000 *Charpentier chez la duchesse* Hervé Niquet
- MOTETS ET PSAUMES DE MARC-ANTOINE CHARPENTIER

1^{er} concert

19^e saison 1999-2000

Billets

Régulier: 22 \$

Étudiants et aînés (avec cartes): 15 \$

Renseignements et réservations

514-355-1825

arion@early-music.com

UN RENDEZ-VOUS UNIQUE EN THÉÂTRE ET CHANSONS

«Merci pour l'intelligence et la beauté»
Monique Giroux, SRC

Interprété par
Sylvie Legault
Martine Francke
Martin Ferron
au piano

MONIQUE LEYRAC
AVANT LEYRAC

TEXTE EXTRAIT DU LIVRE «MON ENFANCE À ROSEMONT» (MONIQUE LEYRAC) CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE: GINA BAUSSON SCÉNOGRAPHIE ET MISE EN SCÈNE: DENIS BRASSARD ARRANGEMENTS MUSICAUX: MARTIN FERRON CONCEPTION DES ÉCLAIRAGES: LOU ARTEAU CO-PRODUCTION: PRODUCTIONS ALLEZ MILORD! / GSI RENOUVEAU

LES 19, 20, 22, 23 OCTOBRE 1999

2490 NOTRE-DAME OUEST, MONTRÉAL. BILLETTERIE: 514-931-2088

«Quelle soirée magnifique le spectacle est rythmé, touchant, drôle... J'ai hâte de retourner le voir.»
Manuel Tadros

«Cette soirée pleine de trouvailles, d'originalité, est un pur ravissement, un charme, un bonheur»
Louise Portal

«(...) un spectacle tout à fait réussi, capable de charmer tous les publics»
Jean-Christophe Laurence, La Presse

Les Violons du Roy
BERNARD LABADIE
Direction artistique et musicale
présentent
Schönberg
«La Nuit transfigurée», op. 4
Beethoven
Quatuor no 11 en fa mineur, op. 95 (Serioso)
(Arrangement de Mahler)
Britten
Lachrymae pour alto et cordes, op. 48a
Hétu
Poème pour cordes, op. 47
Chef invité: Raffi Armenian
Soliste: Éric Soucy, alto
Samedi 16 octobre 1999 à 20 h
Salle Pollack, Université McGill, Montréal
Billetterie et abonnements: (514) 398-4547

EN SPECTACLE
3 - 4 - 5 et 6 novembre - Montréal
4690, Boulevard Saint-Laurent
Montréal (Québec)
Téléphone: 514 845 4690
Réseau Admission: 514 790 1245
SALLE DU THÉÂTRE ESPACE GO
et Butterfly
TOURNÉE... ET BUTTERFLY AUTOMNE 1999
24 SEPT. Longueuil
Théâtre de la Ville
(450) 670-1616
25 SEPT. Joliette
Salle Rolland-Brunelle
(450) 759-6202
1^{er} OCT. Lac Mégantic
Auditorium de la Polyvalente
Montignac
(819) 583-3303
8 OCT. Trois-Rivières
Salle Anthony Thompson
(819) 380-9797
23 OCT. Richmond
Centre d'Art
(819) 826-2488
30 OCT. St-Jean-sur-Richelieu
Théâtre du Vieux St-Jean
(450) 358-3949
13 NOV. St-Hyacinthe
Auditorium ITA
(450) 778-3388
18 NOV. Hull
Salle Jean Després
(819) 595-7455
20 NOV. Beloeil
Centre culturel
(450) 464-4772
23 NOV. Sherbrooke
Salle Maurice O'Bready
(819) 820-1000
26 NOV. Chicoutimi
Auditorium Dufour
(418) 549-3910
LE SPECTACLE ET BUTTERFLY...
UNE CRITIQUE UNANIME
«Un spectacle géant, intelligent et brillant!»
- La première chaîne de Radio-Canada
«Impossible de ne pas réagir au spectacle de Marie-Claire Séguin»
- Le Devoir
EN NOMINATION ADISQ 1999 INTERPRÈTE FÉMININE DE L'ANNÉE
LE DEVOIR Temp te

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Quand la Joie soulève les montagnes

FRANÇOIS TOUSIGNANT

MESSIAEN — SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Olivier Messiaen: *Saint François d'Assise*, scènes franciscaines en trois actes et huit tableaux, sur un livret du compositeur. Saint François: José van Dam; l'Ange: Dawn Upshaw; le Lépreux: Chris Merrit; frère Léon: Urban Malmberg; frère Massé: John Aler; frère Elie: Guy Renard; frère Bernard: Tom Krause; frère Sylvestre: Akos Banlaky; frère Rufin: Dirk D'Asse. Chœur Arnold Schönberg, Orchestre Hallé, dir.: Kent Nagano. Fourreau de quatre disques; durée totale: 3 heures 49 minutes 34. DGG, coll. «20/21» 445-176-2



Beauté, réelle et divine Beauté, tu existes encore. Cette nouvelle production de la collection «20/21» est la preuve tangible, s'il en fallait, que la grandeur et le sublime existent encore dans l'art de la musique d'aujourd'hui. C'est la deuxième fois que Kent Nagano enregistre l'unique opéra de Messiaen, *Saint François d'Assise*. La première production, réalisée en studio, lui semblait trop froide et manquait d'aboutissement. A la faveur des représentations du festival de Salzbourg en août 1998, il fut conclu qu'on allait le refaire, en direct cette fois. Pour Nagano, il y a peut-être certains flouements qui se corrigent dans une production en studio, mais la direction, le sens et l'engagement sont plus sensibles dans le travail à la scène.

Il a bien raison (comme quoi, on doit toujours se fier au jugement des grands musiciens). Ce qui caractérise le plus cette nouvelle production discographique — la première fut faite lors de la création à l'Opéra de Paris, sous la baguette de Seiji Ozawa — est l'illumination, au sens religieux du mot, et l'unité qui règne entre les huit tableaux de l'opéra. Tout s'inscrit dans une sorte de lente continuité, reflet de l'action.

Ou plutôt de la non-action. Il n'y a pas d'argument à proprement parler dans le livret. Il se déroule par tableaux sur un festin de couleur orchestrale tout en touches nettement détachées qui accompagne la progression de François d'Assise vers la transfiguration. Comme dans un flamboyant vitrail, il y a les lignes de plomb qui divisent les divers pans de la construction, ainsi le silence délimite les moments dans la musique de Messiaen, sans que la perception d'unité soit mise en danger.

Cela commence avec la prière pour la grâce — les *Laudes* de saint François: «*Loué sois-tu, frère Vent, loué sois-tu, sœur Eau...*» —, puis la guérison miraculeuse du Lépreux. Arrivent ensuite les deux rencontres avec l'Ange: l'Ange musicien qui lui dira même qu'il lui parlera mieux qu'avec des mots: ce sera le sublime solo de viole réalisé de manière éthérée par le solo d'ondes Martenot. On passe ensuite à l'inévitable *Sermon aux oiseaux*, avant d'arriver à l'épisode des stigmates et enfin la mort et la transfiguration de François, désormais saint et ayant atteint la Joie de Dieu.

Le texte se contient dans un ton délibérément naïf et toujours très compréhensible. Messiaen use d'un chant syllabique dans un tempo très lent. Souvent, la voix sera même seule, de peur d'être écrasée par l'énorme orchestre réuni pour cette œuvre (119 musiciens, dont trois ondes Marteno et une petite dizaine de percussionnistes).

Si l'inspiration mélodique est fortement grégorienne dans le dépouillement, ce qui le rend très efficace, l'orchestre, lui, est splendide. Toute la science rutilante de Messiaen s'y trouve magnifiée. Les combinaisons d'instruments et l'instrumentation des divers chants d'oiseau s'identifient à chaque tournant du discours, comme à chaque reprise.

Car reprises il y a, beaucoup. Messiaen use du leitmotiv comme Wagner dans la *Tétralogie*. De petits motifs mélodiques et rythmiques clairement définis reviennent perpétuellement pour souligner la grâce, la joie, la prière, le mystère, que sais-je encore... Très souvent, leur instrumentation ne change pas. Comme pour la fauvette à tête noire, au piccolo et au xylophone, ou les phrases de l'Ange qui se terminent sur un accord qui s'épuise doucement aux trois cors (est-ce la croix?, la Trinité?).

Cela fait une partition aussi fortement balisée qu'elle est longue. De par le sujet comme par le ton, on pourrait voir un parallèle amusant dans l'opéra français. Le siècle a commencé avec *Pelléas et Mélisande*, réponse de Debussy au *Tristan und Isolde* de Wagner, et il se termine avec ce *Saint François d'Assise*, réplique de Messiaen au *Parsifal* du même Wagner.

On pourrait aussi dire que Messiaen a compris le mot de Schönberg, qui disait qu'on pouvait encore écrire de la belle musique en do majeur. Oui, n'avez crainte: si Messiaen reste fidèle à lui-même avec ses modes de couleurs et ses rythmes hindous et grecs, rétrogradables ou non, si son harmonie est ornée de «dissonances» irritantes, la musique est ancrée solidement dans un superbe poétique et radieux du majeur. Comme un double symbole tonal: celui de l'humilité (c'est la plus «simple» des tonalités, et

aussi celle qui a le plus souvent été utilisée pour la grandeur).

Sur un canevas à la ligne mélodique relativement simple, seul l'Ange aura presque systématiquement des envolées aux intervalles distendus pour souligner le côté aérien et hors de ce monde du personnage (c'est d'ailleurs la seule voix de femme de tout l'opéra, ce qui augmente encore le contraste «dramatique» et psychologique).

José van Dam a annoncé que c'était la dernière fois qu'il tenait le rôle de saint François. Dommage, car il le possède si fort qu'on ne peut qu'adhérer à sa personification du Poverello; mais il faut reconnaître que le rôle est imposant! Cela ajoute un intérêt supplémentaire pour les nombreux admirateurs du baryton-basse belge.

S'il domine la distribution, il n'est pas seul. Dawn Upshaw chante un Ange étonnant de désincarnation. Sa voix légère et claire — ce qui ne diminue en rien sa puissance — convient comme un gant à ce personnage à la fois énigmatique, céleste et sensuel. La diction est aussi impeccable même si, parfois, la tessiture rend difficile la compréhension de certains mots; ce n'est pas grave en soi: comme on répète beaucoup en tempo lent, on palie vite cela avec un minimum de concentration.

Là où *Saint François d'Assise* s'avère une œuvre difficile, c'est dans sa nature propre. L'esthétique mystique de Messiaen est aux antipodes de l'opéra italien comme des opéras en un acte et concentrés du XX^e siècle. C'est une musique de méditation qui réclame du temps et une disposition d'esprit particulière. Il faut faire l'effort de l'attitude de contemplation pour se laisser séduire par ses arcanes et y pénétrer avec ferveur. Qui a dit que l'opéra se devait de demeurer un simple art de divertissement tout juste apte à servir le grand frisson du contre-ut? Ceux-là devront s'abstenir. Mais ceux qui pensent qu'on peut encore puiser aux sources de la beauté artistique pour se nourrir, même les plus irréductibles athées, verront leur âme grandie par cette expérience.

On a réuni, pour cet enregistre-

ment, les conditions musicales et techniques les meilleures, pour une des meilleures pages de Messiaen. Cela vaut bien qu'on se force un peu. Comme la réception de la grâce par saint François, la satisfaction expérimentée est immense, comme une révélation.

RÉGINE CRESPIN

Hector Berlioz: *Les Nuits d'été*; Maurice Ravel: *Schéhérazade*; Claude Debussy: *Trois chansons de Bilitis*; Francis Poulenc: *Chanson d'Orkenise, Hôtel, Le Carafon, La Reine de cœur, Les gars qui vont à la fête, «C», Fêtes galantes*. Régine Crespin, soprano; Orchestre de la Suisse romande, dir.: Ernest Ansermet (Berlioz et Ravel); John Wustman, piano (Debussy et Poulenc). Durée: 68 minutes 47. Decca, collection «Legends», 460-973-2

L'étiquette Decca se lance dans une nouvelle série de rééditions de certains de ses grands succès. Je vous propose celui-ci car on y trouve effectivement des interprétations légendaires qui ne font pas rougir le nom de cette nouvelle initiative.

Abordons d'abord le signalement technique. Que dire sinon que c'est épatant. Le nettoyage a été fait avec sérieux et un tel soin qu'on a de la difficulté à penser que ces enregistrements furent réalisés en 1963 et en 1967. On n'assiste donc pas à un de ces banals repiquages (il faudrait aujourd'hui plus exactement dire rebrillages). Si la qualité technique et technologique des disques vous tient à cœur, vous n'avez donc pas d'hésitation à avoir.

Pour la musique, c'est un peu autre chose. Régine Crespin a enregistré ces mélodies françaises au sommet de son art. *Les Nuits d'été* comme *Schéhérazade* sont d'une vocalité exceptionnelle, d'un art presque transcendant et d'un raffinement ultime. Crespin est d'ailleurs une des seules cantatrices (de l'époque) à terminer les trois «Asie» incantatoires de *Schéhérazade* avec un diminuendo, idée originale de Ravel, qu'il a supprimé sur les vœux de la créatrice, qui trouvait cela trop difficile à réussir.

La voix ne domine pas l'orchestre; elle s'y intègre à la manière si typique et difficile d'équilibre qui est particulière au genre de la mélodie avec orchestre. Ernest Ansermet la seconde et l'appuie avec une attention remarquable, sachant retenir, avancer, accompagner quoi, avec le plus grand naturel. Tout semble juste, lumineux et dans le style sensuel oriental idoine.

Pourtant, il faut parler d'un gros bémol: l'Orchestre de la Suisse romande. On ne peut que constater que, si à l'époque il pouvait prétendre au statut d'étalon dans le monde orchestral, force est d'admettre que le niveau a bien changé en presque trente ans. On entend un orchestre correct sans plus, qui a parfois des problèmes de coordination. La légende en prend un peu pour son rhume, c'est le risque des rééditions qui rafraîchissent des mémoires dont les critères d'évaluation technique se sont enrichis d'autres expériences.

MUSIQUE CLASSIQUE

Rubinstein en bouquet

Si j'étais Français, je râlerais. On offre aux Hexagonaux, «au prix exceptionnel de 7290 F» — un peu plus de 1750 de nos dollars —, à compter du 18 octobre, la collection de 94 CD du pianiste Arthur Rubinstein. Coffret de bois et biographie de 380 pages y sont compris, selon une pleine page de réclame parue dans *Le Monde de la musique*. Cette même *Rubinstein Collection* est de fait disponible au Canada en édition limitée, à partir du 26 octobre, pour un coût somme toute «raisonnable» de 800 \$ CAN. Discophiles, à vos goussets!

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Rassurez-vous. Il ne s'agit pas d'une chronique pour consommateurs avertis. Le seul but explicite est de cultiver le scepticisme quant à un marketing qui rime trop souvent avec excès. Rendons hommage au grand Arthur Rubinstein, disparu en 1982 à l'âge de 95 ans — son dernier concert à Montréal remonte au 1er mars 1976, à la salle Wilfrid-Pelletier; ce fut un triomphe, comme le rappelait notre critique Gilles Potvin dans sa notice nécrologique du 24 décembre 1982: «*Rubinstein, géant du clavier*».

Mais tentons aussi de nous tenir à l'écart d'une tentative de récupération que l'intéressé n'aurait peut-être pas approuvée dans tous ses détails.

On ne peut passer sous silence que le prodige Rubinstein fit une pause dans sa carrière pour retravailler sa technique; il blaguait parfois sur les auditeurs américains qui avaient payé pour entendre toutes les notes, ce qui ne l'empêchait pas de charmer les foules même s'il escamotait des accords, comme il l'a écrit dans ses mémoires, admettant qu'il lui fallut se défaire de son «immaturité».

Rubinstein voulut en effet se recy-

cler, mieux cibler son art, d'autant que Vladimir Horowitz put un certain temps se poser en rival redoutable et gruger son aura dans les mêmes cercles qui recherchaient panache et perfection technique, comme le comprennent tous les impresarios consciencieux. Horowitz «a été l'inaccessible idéal de toute une génération de pianistes», d'après le *Dictionnaire des interprètes*.

Voyez la très riche collection de Deutsche Gramophon des grands pianistes du XX^e siècle: elle va d'Alfred Cortot à Clara Haskil, en passant bien sûr par Krystian Zimerman, Alfred Brendel, Jorge Bolet, Les Van Cliburn, Argerich, Rachmaninov, Lipatti, Kempff et tant d'autres y figurent et — ce n'est pas rien — Rubinstein y a deux coffrets de deux CD.

Un acrobate souriant

Qu'offre donc cette collection Rubinstein — on pourrait dire l'encyclopédie — qui porte le «red seal» de RCA Victor? Cent six heures de musique. Voilà donc tout ce qui a été enregistré par Rubinstein de 1928 à 1976, y compris un enregistrement de 1939 où Rubinstein gravait pour la

VOIR PAGE B 12: RUBINSTEIN

L'ORCHESTRE DE CHAMBRE
I MUSICI
de Montréal
CHAMBER ORCHESTRA

SÉRIE CONCERTS ÉVÉNEMENTS

LAURÉATS 1998 DU CONCOURS INTERNATIONAL DE MUSIQUE DU CENTRE D'ARTS ORFORD

Jeu 7 et vendredi 8 octobre 1999, 20 h

Présenté par COPAQ inc. Salle de concert Pollack, Pollack concert hall

LISZT - GYÖRGY KLEBNICZKI, piano
Malédiction, pour piano et cordes

WIENIAWSKI - STEPAN ARMAN, violon
Fantaisie brillante sur le Faust de Gounod

BOCCHERINI - RAFAEL HOEKMAN, violoncelle
Concerto pour violoncelle no. 9 en si bémol majeur

BARTÓK
Musique pour cordes, percussion et céleste

COMMANDITAIRE PRINCIPAL
NORTEL NETWORKS

Le Groupe Arthur Andersen 99.5 cpa La Presse The Gazette

La Nef présente

Perceval la quête du Graal

avec Daniel Taylor contre-ténor et 8 musiciens-chanteurs les 15 et 16 octobre, à 20h00

à la salle Pierre-Mercure du centre Pierre-Péladeau

Billetterie : 514 987 6919

LES ARTS du Maurier

À l'heure du «unplugged» l'OSM se branche

L'OSM BRANCHÉ

Un événement multimédia avec les marionnettes géantes du THÉÂTRE SANS FIL

Boléro

L'Enfant et les Sortilèges

de Maurice Ravel Livret de Colette

Tels qu'entendus par Charles Dutoit Tels que vus par André Viens

VENDREDI 22 OCTOBRE 1999

Billets: 25\$ à 44\$ + 5\$ (Section V.P. 45\$ + 5\$)

OSM - Orchestre symphonique de Montréal - avec la direction de Charles Dutoit. Décors en images de synthèse: PYGMEE PRODUCTIONS. Direction scénographique: ERIC VILLENUEVE. Mise en scène: ANDRÉ VIENS. Scénographie: MICHEL DEMERS. Éclairage: CLAUDE ACCOIAN.

Molson

Radio-Canada TVS

billets en vente aux comptoirs Admission et au 790-1245

Les Lundis
Classiques
du Rideau Vert

SOUS LA DIRECTION ARTISTIQUE DE FRANCINE CHABOT

JOHANN SEBASTIAN BACH
Luc Beauséjour, clavecin
Yves-G. Préfontaine, clavecin
Olivier Brault, violon baroque
Vincent Ranallo, baryton
11 octobre 1999

SCHUBERTIADÉ
Jeunes virtuoses du Conservatoire de Musique de Montréal aux piano, violon, violoncelle et chant
14 février 2000

FRANCIS POULENC
Carmen Picard, piano
Martine Desroches, violon
André Moisan, clarinette
Stéphane Lévesque, basson
et Marie-Danielle Parent, soprano
22 novembre 1999

MUSIQUE RUSSE
Rachmaninov, Prokofiev et Chostakovitch
Jean Saulnier, piano
Yegor Dyachkov, violoncelle
27 mars 2000

MOZART ET LES ENFANTS
De jeunes artistes prometteurs aux piano, violon, violoncelle, flûte et chant
6 décembre 1999

Abonnement aux cinq concerts 100\$
Abonnez-vous au 514-845-0267
Billet individuel 24\$
Prix étudiant 12\$

Informations et réservations 514-844-1793

théâtre du rideau vert

YAMAHA

VIR

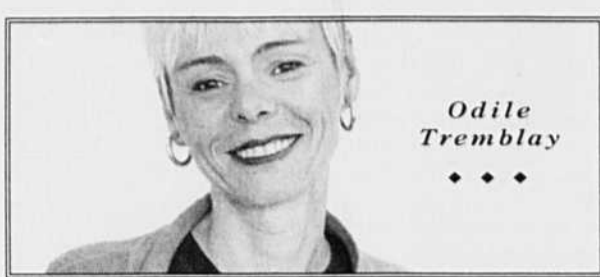
Radio-Canada 99.5 cpa

www.voir.ca

LES ARTS

De brique et de Braque

Les directeurs de la Galerie Bernard ont conservé comme un objet fétiche à l'aura maléfique la brique (une demi brique, en fait, et toute grisâtre) arrachée à la façade de la boutique voisine. Elle est posée là dans un coin, presque piteuse de banalité. Plus haut sont accrochées les œuvres de Pierre Gauvreau. Celles qui restent. Cinq brillent par leur absence, dérobées la semaine dernière en pleine nuit par des voleurs, lesquels ont défoncé la porte vitrée avec cette brique funeste autant que grise. Les instruments d'attaque dégagent parfois un côté ridicule portant ombrage, on l'admettra, au caractère tragique de la situation.



Odile Tremblay

L'exposition Gauvreau survit, glorieuse, aux pertes et à la brique, d'autant plus que les grandes toiles incapables de passer par l'orifice du délit sont demeurées sur leurs cimaises. Pour tout dire, elle apparaît même éclatante de vie, cette expo, portée par le délire des couleurs folles, la spontanéité du peintre. Adorables, les œuvres récentes de Gauvreau. On s'étonne qu'un artiste de 77 ans s'y révèle aussi primesautier, amoureux du monde comme un jeune homme. Lui-même, tourmenté de nature, s'avoue surpris de receler dans quelques profondeurs de son être ces éclats de jeunesse qui bondissent sur ses toiles. *Reflex global*, c'est une page d'histoire dans laquelle il est trop facile d'enfermer les artistes. On embrasse les gens si vite parfois, bien tassés et à plat dans l'album du souvenir en espérant qu'ils ne chercheront surtout pas à sauter aux dernières pages réservées aux plus jeunes. Injuste souvent, cette mise au rancart prématurée. L'expo Gauvreau nous le crie.

Gianguido Fucito et Michel J. Bernard, à la tête de la galerie, ils se démentent entre policiers et compagnie d'assurances. Voilà pour les lendemains du passage de la brique. Du moins sont-ils assurés. Parce que les vols d'œuvres d'art se multiplient à Montréal à un point assez inquiétant merci! Mieux vaut protéger ses arrières.

Nous leurrons pas: les toiles de Gauvreau intéressent essentiellement des collectionneurs québécois. Commande d'un amateur passionné qui garderait les tableaux «derrière le rideau» en les admirant en cachette comme Harpagon son or? Rien n'est moins sûr.

Le sergent-détective Alain Lacoursière, spécialiste ès vol d'œuvres d'art, brandit le spectre du crime organisé. De petits voleurs ayant des dettes de drogue refléteraient sculptures et tableaux à des mafiosos qui les garderaient bien au frais avant de les refiler à leur réseau de revendeurs. Ne restera plus qu'à fabriquer de faux certificats émis par des galeries disparues, sous des noms d'emprunt, et le client pourra attester de sa bonne foi d'acquéreur. «Receleur, moi? J'ignorais tout.» Parfois, c'est vrai. Dans certains cas, le client sera de mêche avec le revendeur, mais allez le prouver...

Alain Lacoursière ne sait plus où donner de la tête. «Il y a eu pour trois millions de dollars d'œuvres volées à Montréal au cours des quinze derniers jours», précise-t-il. Et de m'en énumérer la liste: les Gauvreau, bien sûr, mais aussi une galerie du Vieux-Montréal où furent dérobées des sculptures de Nicole Taillon, sans compter une résidence privée délestée de plusieurs trésors, dont une dizaine de Kriehoff.

Subtiliser des œuvres d'art, ça rapporte à son petit criminel plus que bien des combines, et comme un trou béant dans nos lois invite à tous les recels, pourquoi iraient-ils se gêner?

Alain Lacoursière n'en finit plus de dénoncer l'absence de législation canadienne destinée à empêcher le vol et la revente des Gauvreau, Picasso, Braque et compagnie. Après trois ans, la loi légalise le recel d'une œuvre dérobée si l'acquéreur prouve sa bonne foi. Tableaux, sculptures, systèmes de son, sacs de golf: même protection et même combat. Lacoursière rêve d'un Code civil amendé où les musées québécois deviendraient imprescriptibles et inaliénables, où une prescription de cent ans roulerait pour les œuvres d'art dérobées ailleurs. En attendant, les souris dansent, et il n'en pince qu'une sur quatre.

Le problème ne date pas d'hier mais a pris le mors aux dents. Déjà que les œuvres québécoises sont mal protégées sur leur propre marché. Mondialisation oblige, Montréal serait en train, à entendre le sergent-détective, de devenir une sorte de plaque tournante internationale pour ce type de trafic sous le manteau. «La mafia de Montréal parle ici trois langues», précise Lacoursière, et elle a des contacts en Europe. Notre port est une voie d'accès toute tracée, certaines de nos frontières avec les États-Unis sont mal protégées, alors...»

Certains montrent du doigt un détective très médiatisé qui conspu le trou de la loi à la télé, titillant le milieu du cri-

me qui flaire la bonne affaire, mais il nie tout: «Hors d'un réseau déjà structuré, point de salut pour les petits voleurs.»

Quatre-vingt-sept pays ont signé la Convention de l'UNESCO depuis 1970 pour contrôler l'échange international d'œuvres volées, le Canada aussi. Le hic, c'est qu'Ottawa n'a pas modifié ses lois en conséquence, rendant le traité en partie inapplicable. Pas ratifiée chez nous, la convention Unidroit, plus musclée, commençant à remplacer ailleurs la vieille entente de l'UNESCO pleine de trous. Celle-ci permettrait aux pays pillés — des nations du Tiers Monde surtout — de récupérer leur patrimoine artistique en exil involontaire. Or les grandes puissances importatrices profitent de ces razzias plus qu'autre chose. Alors, ratifier cette entente...

Le trafic d'œuvres d'art volées, devenu endémique sur la planète, avec un chiffre d'affaires annuel de plusieurs milliards, transite souvent par la Belgique, les Pays-Bas, où les lois sur le recel sont flasques et molles. Mais trêve de complexes. Nous voici! Montréal gagne du galon en ces matières. «Ce n'est pas un hasard si des mosaïques byzantines syriennes pillées à Alep ont atterri ici. De plus en plus de tableaux saisis aux États-Unis transitent par Montréal.»

C'est qu'il s'inquiète, le sergent-détective. Pierre Gauvreau ne se fait guère d'illusions de son côté. Dans trois ans, ses œuvres disparues peuvent resurgir chez un particulier ou à l'encan, respectabilisées par de faux certificats d'achat. Il aura beau crier. Qui l'entendra? Mais la vraie brique qui fracasse les vitrines, c'est le trou de la loi, il le sait bien. Drôle de pays qui n'a pas appris à faire la différence entre un Kriehoff et une paire de chaussures volées et où s'engouffrent par nos ports d'étranges et belles pièces d'art exotiques... sur un réseau tout noir.

otremblay@ledevoir.com



Arthur Rubinstein

EVA RUBINSTEIN

RUBINSTEIN

SUITE DE LA PAGE B 11

première fois le *Concerto n° 2* de Saint-Saëns — on en a retrouvé les traces dans les chambres fortes d'EMI.

La réclame française précise: 706 enregistrements dont 200 inédits sur CD et «5 inédits absolus», quatre figurant sur le premier des 94 CD: l'enregistrement de *Mouvement* (Debussy) réalisé en 1945 du *Prélude opus 45*, de Chopin (1957), d'*Évocation*, d'Albeniz (1949), ainsi qu'une *Novlette, opus 21, n° 5* (1953) de Schumann.

Un livre de 380 pages (*A Life in Music*) qui sort ce mois-ci accompagne la collection; il contient des interviews accordées à Zubin Mehta et à Daniel Barenboim, des photos inédites, un tribut de John Rubinstein à son père (le fils n'évade pas la mention de sautes d'humeur soudaines et de rancunes tenaces chez cet être d'autre part extraverti et charmant) et quelques essais de chercheurs comme Harris Goldsmith, Donald Malindi et Harvey Sachs. Sa lecture pourrait se révéler intéressante à propos d'un artiste qui, indubitablement, était conscient de son charisme. Rubinstein faisait tout en son pouvoir pour enthousiasmer les

auditeurs qui se déplaçaient pour l'entendre discourir et jouer avec une aisance décontractée... Dans les quelques séquences filmées que j'ai vues de lui, il me fit l'effet d'un acrobate souriant, se jouant des difficultés et heureux de faire de l'épate.

Un culte

La renommée d'Arthur Rubinstein a mené à l'établissement d'un concours qui porte son nom et dont l'organisation est sise à Tel-Aviv. Ce concours — la dixième édition se déroulera en 2001 — rend un hommage permanent à ce prodige né à Lodz en 1887, à ce virtuose qui donna son premier concert à l'âge de sept ans. Rubinstein n'avait pas que des talents musicaux; il maîtrisait huit langues, ce qui le fit embaucher dans les services britanniques durant la Première Guerre mondiale.

Les enregistrements qu'a légués Rubinstein s'arrêtent au moment où il dut mettre fin à regret à ses activités en raison d'une vue défaillante; le tout dernier concert fut celui de Londres en mai 1976. Sa discographie demeure sans comparaison avec ce que d'autres pianistes du XX^e siècle ont donné, en quantité et en qualité, selon

un des essayistes qui ont contribué à *A Life in Music*. C'est là sujet à appréciation. On peut être adepte inconditionnel et se fermer à toute nuance, ou encore agir en connaisseur ou en amateur qui butine et prend son suc ça et là. Il est heureux par exemple que l'on tente de redécouvrir une Rosalyn Tureck, qui fonda en 1966 l'*International Bach Society*, même si elle ne dispose pas de fans aussi entichés de leur idole que le sont les admirateurs d'un Glenn Gould. Je serais réticent à dire que Rubinstein a été d'une qualité incomparable dans tous ses enregistrements de Chopin, car j'aime passionnément le rendu que donne un Maurizio Pollini des *Sonates* et des *Polonaises* de Chopin.

Jusqu'à maintenant, un seul pianiste ayant ses racines au Canada, Gould, semble convenir à ce palmarès. Faudra-t-il pour autant gommer toute la génération présente parce qu'un culte se confirme envers l'une ou l'autre star du clavier? On nous présente l'œuvre complète de Rubinstein, «le pianiste le plus aimé du siècle». Soit. Au fond, comme témoin de phénomènes qui parfois me déconcertent, je me situe dans le pelo-

ton de ceux et celles qui apprécient la diversité des cultes et cultivent la méfiance vis-à-vis de héros sans faille dont est tissée la propagande.

Chacun pourra vérifier par lui-même en consultant deux sites sur Rubinstein: www.bmgclassics.com/classics/rubinstein/main.html et www.arims.org/artist.htm. Le premier sur la promotion de la *Rubinstein Collection*, le deuxième sur les activités de la société qui parraine la *Rubinstein International Piano Master Competition*.

Octobre 1999

Fête musicale d'automne du 1er au 11 octobre

à 20h00 10\$

La Pierre Qui Chante
Chants sacrés et populaires italiens
Gagnant du Grand Prix Charles-Cros

Samedi le 2 octobre
Compagnie Nonna Sima

Soirée Médiévale
Dimanche le 3 octobre à 19h15
Strada
Ensemble Claude-Gervaise
La Nef
Ensemble Anonymus

Neuvième symphonie de Beethoven
Lundi le 4 octobre
Orchestre Métropolitain
et Chœur de l'OM

Les Grandes cathédrales du Québec
Mardi le 5 octobre
Quatre organistes en un récital

Deux instruments, deux temps
Mercredi le 6 octobre
Ondes Martenot et orgue

Orgue

et couleurs



Monteverdi, sacré et profane
Jeudi le 7 octobre
Studio de musique
ancienne de Montréal
(Gratuit)

Deux arts réunis: musique et danse
Vendredi le 8 octobre
Bernard Lagacé, organiste
Dominique Porte,
danseuse et chorégraphe

Rendez-vous en couleurs
The Planets de Gustav Holst
Samedi le 9 octobre
Peter Sykes, organiste américain

Soirée de clôture
Lundi 11 octobre
I Musici de Montréal
Yuli Turovsky, chef d'orchestre
Ian Sadler, organiste
Catherine Perrin, organiste

Billetterie
(514) 899-0644
872-2200

Billets vendus à la porte
Lieu: Église
Très-Saint-Nom-de-Jésus
4215, rue Adam
Montréal (Métro Pie IX)

2 20 h - salle CChapagne
RÉCITAL D'INAUGURATION
DU PIANO FAZIOLI
Jean Saulnier, professeur
Œuvres de Haydn, Schumann, Debussy,
Ravel et Scriabine

4 20 h - salle CChapagne
MI BÉMOL D'OSAKA
(direction: Masahiro Maeda)
Ensemble de 18 saxophonistes
professionnels japonais
Invité: Daniel Doyon, trompette
Œuvres de Mozart, Liszt, Grieg, Brahms...
Prix: 20 \$ - 15 \$
Billetterie articulée: 844-2172

19 20 h - salle B-484
ATELIER DE MUSIQUE
CONTEMPORAINE
(direction: Lorraine Vaillancourt)
Concert dans le cadre du 50^e des JMC
Œuvres de Bellemare, Hétu, Hui, Mather,
Marty et Tremblay

25 et 29 Le 25 octobre à 20 h - salle Pollack - 5 \$
et le 29 octobre à 20 h - salle CChapagne
ORCHESTRE DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL
(direction: Jean-François Rivest)
Gye Hwa Kim, piano
Œuvres de Mozart, Beethoven et Schubert

26 10 h à 13 h - salle CChapagne
FRANÇOIS-RÉNÉ DUCHÂBLE, piano
Classe de maître

Faculté de musique de
l'Université de Montréal
200, avenue Vincent-d'Indy
Renseignements: (514) 343-6427

Université de Montréal

Cette semaine, N'ÉSITEZ PAS À CONSULTER...
l'horaire complet de la Chaîne culturelle
en page 8 de l'Agenda culturel du Devoir

radio chaîne culturelle Radio-Canada www.radio-canada.ca

95,3 FM Lamèque	98,3 FM Moncton	101,9 FM Allardville	101,5 FM Rimouski	100,9 FM Chicoutimi	95,3 FM Québec	90,7 FM Estric	104,3 FM Mauricie Centre du Québec	100,7 FM Montréal	102,5 FM Ottawa-Hull	90,3 FM Toronto
--------------------	--------------------	-------------------------	----------------------	------------------------	-------------------	-------------------	--	----------------------	-------------------------	--------------------